

le phare

journal n° 17

centre culturel suisse • paris



AVRIL - JUILLET 2014

EXPOSITIONS • ADRIEN MISSIKA • HANS SCHÄRER / GRAPHISME • AUDE LEHMANN / MUSIQUE • PLAISTOW • RUSCONI • LÉO TARDIN
• SYLVIE COURVOISIER & MARK FELDMAN • ADIEU GARY COOPER • HELL'S KITCHEN / ARCHITECTURE • EM2N / ÉVÈNEMENT • FESTIVAL
DE L'HISTOIRE DE L'ART / LITTÉRATURE • JÉRÉMIE GINDRE / PORTRAIT • CARINE ZUBER / INSERT D'ARTISTE • NICOLAS PARTY

Émergences Bex &



Arts

01.06 — 05.10.2014

Sculptures en plein air

Sommaire

4 / • EXPOSITION

Survol de frontière

Adrien Missika

9 / • GRAPHISME

Aude Lehmann:

Le design comme processus

Aude Lehmann

10 / • EXPOSITION

Les fantasmes de Hans Schärer

Hans Schärer

12 / • MUSIQUE

Le jour du jazz, puissance trois

Carte blanche

à la Montreux Jazz Artists Foundation

14 / • ARCHITECTURE

**Pour EM2N, les écoles doivent
vivre avec la ville**

EM2N / Mathias Müller & Daniel Niggli

16 / • THÉÂTRE

Dante, les Bee Gees

et les souvenirs revisités

Antonio Buil, Delphine Lanza,

Paola Pagani et Dorian Rossel

18 / • MUSIQUE

Double mixte

Sylvie Courvoisier & Mark Feldman Duo

19 / • INSERT

Nicolas Party

23 / • ÉVÉNEMENT

Festival de l'histoire de l'art

Festival de l'histoire de l'art

de Fontainebleau

23 / • LITTÉRATURE

Lecture d'histoires

Jérémie Gindre

24 / • MUSIQUE

**Moi J'Connais Records,
le label qui gagne à être connu**

Carte blanche au label

Moi J'Connais Records

26 / • PORTRAIT

Carine Zuber, la vie improvisée

Carine Zuber

31 / • LONGUE VUE

L'actualité culturelle suisse en France

Expositions / Scènes

33 / • MADE IN CH

L'actualité éditoriale suisse

Arts / Littérature / Cinéma / Musique

38 / • ÇA SE PASSE AU CCS

39 / • INFOS PRATIQUES

Couverture: Adrien Missika,
sans titre (*Amexica*), 2014



Adrien Missika, *Yuma (Amexica)*, 2014

Explorations de territoires

La question du territoire, tant géographique, politique que culturel est toujours un sujet brûlant et tout spécialement en Suisse en ce début d'année. Le 9 février dernier, la population a accepté – à une très faible majorité –, une initiative demandant l'introduction de quotas sur l'immigration. Par conséquent, cette décision démocratique menace la libre circulation des personnes.

La thématique du territoire intéresse Adrien Missika, artiste français ayant étudié en Suisse et basé à Berlin. Ses recherches se focalisent surtout sur le paysage, la géologie ou l'architecture. Pour son exposition au CCS, il a exploré, aux manettes d'un drone, la région frontalière entre le Mexique et les États-Unis, surnommée Amexica. Au cœur de l'un des problèmes de migration les plus épineux de la planète, ce territoire fendu par une barrière infinie prend forcément une teinte plus politique. Certes, la position de l'artiste reste plutôt contemplative, mais propose une approche originale et métaphorique de la notion de frontière.

De Hans Schärer, artiste prolifique et parfois associé à l'art brut, le CCS présente les aquarelles érotiques réalisées dans les années 1970. Né à Berne, il a vécu à Paris entre 1949 et 1956, dans le quartier de Montparnasse. Ce séjour a considérablement influencé son parcours d'autodidacte. Quant à son œuvre, elle a nettement gagné en visibilité suite à sa participation à la Biennale de Venise 2013, qui faisait elle-même suite à une présence dans une galerie new-yorkaise. Ainsi va la reconnaissance d'un travail, par ricochets globalisés.

La notion de territoires touche bien sûr aussi les musiciens. Dans le cas de la Genevoise de New York Sylvie Courvoisier, son jeu au piano mêle des manières européennes de pratiquer la musique improvisée avec des types d'expérimentations identifiées comme issues de la scène new-yorkaise. De son côté, le jeune label genevois Moi J'Connais Records explore avec la même passion le Sud des États-Unis, qui est un réservoir inépuisable de musiques cajun et de blues en faisant redécouvrir des auteurs oubliés, et la scène suisse, en produisant des groupes en plein développement et à l'énergie débridée.

Dans la pièce de théâtre *Staying Alive*, les auteurs travaillent à partir des origines de deux d'entre eux, Antonio Buil et Paola Pagani. Des souvenirs d'Italie et d'Espagne constituent ainsi la matière première de la pièce. Deux pays qui ont fortement contribué à métisser l'économie et la culture suisses depuis les Trente Glorieuses. Et deux cultures dont plusieurs artistes résidant en Suisse sont originaires.

La Suisse est le pays invité à la 4^e édition du Festival de l'histoire de l'art à Fontainebleau, un événement présenté par le ministère de la Culture et de la Communication. La Suisse est célébrée ici pour ses incroyables collections artistiques, ses artistes et ses chercheurs. La recherche justement est un domaine mis en danger par les résultats du vote du 9 février. Plus que jamais, la culture et l'éducation ont donc un rôle de résistance à jouer face à la menace d'isolationnisme. — Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser



Adrien Missika, *Santa Teresa (Amexica)*, 2014

Survol de frontière

Adrien Missika explore la frontière américano-mexicaine, aux manettes d'un drone. — Entretien avec Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser

• EXPOSITION

25.04 - 13.07.14
Adrien Missika
Amexica

■ • CCS / Comment ce projet *Amexica* s'inscrit-il dans ta démarche artistique ?

• Adrien Missika / Je pense qu'il s'y inscrit de manière assez naturelle, dans la mesure où c'est aussi un projet qui regarde le paysage. En l'occurrence la région frontalière commune aux États-Unis et au Mexique, d'où le titre *Amexica*. Ce projet contient aussi des analogies avec la végétation, un sujet qui m'intéresse beaucoup. Il y a au moins deux catégories de végétaux spécifiques à cette région : les cactus et les agaves. Mais ce qui diffère de mes œuvres précédentes, c'est l'aspect plus frontalement politique, puisque ce projet concerne une frontière sensible avec des problèmes sociopolitiques.

• CCS / Comment t'es venue cette envie d'aller précieusement dans cette région ?

• AM / Ce sont avant tout des attirances géographiques, pour des régions désertiques et tropicales, et je tenais également à retourner au Mexique. En fait, ce projet est lié à l'invitation du CCS, qui a débouché sur une réflexion développée avec vous. La discussion que nous avons eue sur les drones m'a amené à approcher la frontière américano-mexicaine avec cet engin volant. Le drone est une technologie nouvelle qui vient du domaine militaire et qui, aujourd'hui, est accessible à

tous. Je prends cette technologie et je la retourne contre son origine, en filmant une zone qui est elle-même filmée par des drones américains. Du coup, le but était de faire passer un drone pour un coyote (surnom donné aux passeurs de migrants mexicains), en survolant la barrière qui marque la frontière.

• CCS / En tant qu'artiste qui utilise la photographie et la vidéo, quel apport spécifique vois-tu dans l'usage du drone pour la création d'images ?

• AM / Le drone permet de filmer depuis des points de vue qui n'étaient pas accessibles auparavant. Il y a aussi un côté très amateur et la maîtrise du quadcopter nécessite un entraînement. Avant le voyage, je m'entraînais à le piloter dans les parcs de Berlin (et au-dessus des restes du mur de Berlin). Je me suis retrouvé dans une position d'opérateur qui ne tient plus la caméra, mais une télécommande, et qui regarde un petit écran pour voir ce qu'il filme. Cela crée des surprises, des mouvements qui peuvent être un peu nerveux, un peu tremblants, pas très stables. Il y a toujours du vent et on n'est jamais sur une image fixe, cela change donc le rapport aux choses que l'on filme habituellement depuis le sol. On est quasiment libre comme un oiseau. Je pouvais ainsi me permettre de survoler des obstacles, en l'occurrence la barrière construite le long de la frontière, de la passer sans visa, sans permis, sans effraction. On a l'habitude des images vues par satellite ou par hélicoptère, ou encore prises depuis une grue ou un arbre.



Adrien Missika, *Unknown Location (Amexica)*, 2014

Avec le drone, les distances de prise de vue varient de quelques mètres à une centaine de mètres. L'échelle est différente. J'ai beaucoup étudié ces paysages et essayé de voir ce que je pouvais trouver. Je n'ai jamais vraiment vu d'images de la sorte avant de les faire moi-même.

• CCS / Quel a été ton parcours le long de cette frontière ?

• AM / J'ai commencé à Ciudad Juárez, à la frontière avec El Paso, État du Texas côté américain et État de Chihuahua côté mexicain. C'est là que j'ai fait mon premier vol en regardant le Rio Grande qui n'avait l'air, à cet endroit, que d'un petit ruisseau en raison des déviations pour l'irrigation. Ensuite, en me dirigeant vers l'ouest, j'ai découvert ces différentes sortes de barrières en métal construites depuis 2007, et plusieurs types de paysages, de villes, de déserts, de montagnes, jusqu'à Tijuana/San Diego, c'est-à-dire jusqu'à l'océan Pacifique. J'ai fait ce voyage d'environ 1500 kilomètres en voiture, en alternance du côté américain et du côté mexicain, en m'arrêtant au plus proche de la frontière pour pouvoir tenter des traversées avec mon drone. C'était une expédition assez sportive.

• CCS / Dans tes précédentes vidéos, tu t'es plutôt intéressé à des sites naturels. Avec *Amexica*, ton travail semble prendre une connotation plus politique ?

• AM / Effectivement ce travail a une connotation beaucoup plus politique que les autres : une frontière sensible avec des problèmes d'immigration, de drogues, etc. On suit cette frontière et on la traverse une dizaine de fois, illégalement. Cela dit, je garde un point de vue d'observation, de contemplation. Je survole un paysage qui est unique et qui se transforme au fur et à mesure.

Cette frontière ne fait que séparer ce paysage en une ligne artificielle et physique, quand elle est représentée par l'objet barrière. Mais quand on parle d'*Amexica*, il s'agit de cette région qui a été divisée en deux pays par une frontière qui elle-même a beaucoup bougé, la dernière fois en 1854 quand les Américains ont racheté des territoires au Mexique.

Dans mes vidéos précédentes, si on pense à *Darvaza* (2011), le paysage était un forage de gaz qui s'est effondré et qui a donné ce cratère gigantesque qui crache du feu depuis quarante ans. On y voit un paysage très particulier, mais il n'est pas naturel, c'est un accident industriel qui l'a provoqué. L'arrière-plan est toujours politique quand on s'intéresse aux territoires. Je ne suis ni journaliste, ni politicien, donc je n'ai pas une approche frontale ou revendicative, mais plutôt contemplative tout en étant subjectif. Il y a plusieurs niveaux d'entrée et de regards dans *Darvaza*, comme dans *Dôme* (2011), tournée à Tripoli au Liban. Je ne crois donc pas que cette dimension politique soit complètement nouvelle, elle est juste plus évidente ici. L'usage du drone pose des questions sur la surveillance généralisée. D'ici cinq ans, soit il y aura des drones partout, soit ce sera tellement réglementé que l'on ne pourra plus les utiliser. Aujourd'hui, il y a une sorte de vide juridique et c'était intéressant de pouvoir faire cela maintenant et à cet endroit.

• CCS / L'œuvre vidéo qui découle de ces prises de vue par le drone occupe l'espace central de l'exposition. Comment se présente cette œuvre ?

• AM / La vidéo s'articule selon le parcours du voyage, comme une sorte de carnet de route. Elle est fragmentée

Repères biographiques

Né en 1981 à Paris, il vit et travaille à Berlin. Diplômé de l'ECAL (École cantonale d'art de Lausanne) en 2007, Adrien Missika est aussi le cofondateur en 2006 de l'espace d'art 1m³ à Lausanne. Parmi ses expositions personnelles, on retiendra celles au Centre d'art contemporain de Genève et au Module du Palais de Tokyo à Paris en 2009, à la Rada à Locarno en 2010, à la Salle de Bain à Lyon en 2012, à la Galerie Édouard Manet à Gennevilliers et au Kunsthau de Glaris en 2013. En 2011, il est le lauréat du prix de la Fondation d'entreprise Ricard et, en 2013, du prix de la Fondation Guggenheim. Depuis 2013, il est représenté par la Galerie Bugada & Cargnel à Paris.

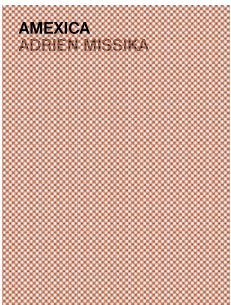




Adrien Missika, *Saving an Agave (Amexica)*, 2014

Publication

Parution d'un livre d'artiste consacré au projet *Amexica*, coédition CCS/éditions Periferia, graphisme Emmanuel Crivelli, avec le soutien de la Fondation Georg et Josi Guggenheim.



en une dizaine de chapitres, d'une durée de vingt secondes à quatre minutes chacun. Les chapitres/séquences sont autant de tentatives de passer la frontière le long du parcours. Ces tentatives peuvent être des succès ou des échecs. Le point de vue subjectif est celui du coyote volant, on ne voit qu'à travers ses yeux, parfois du décollage à l'atterrissage, parfois juste un moment de survol. Les séquences se succèdent avec des charges dramatiques variées, le son qui les accompagne participe de cette dramaturgie variable en donnant des identités propres à chaque vol.

- **CCS / Comment se passe la collaboration avec le musicien Victor Tricard ?**
- **AM /** Victor est un musicien brillant, je l'admire beaucoup. C'est la cinquième fois que nous travaillons ensemble, donc nous nous connaissons bien. Je lui avais parlé du projet et cela l'intéressait, même si cette fois il n'a pas pu m'accompagner en tournage. En fait, le drone ne capte pas de son et mes images étaient muettes. J'ai enregistré des sons de villes, de vents, de déserts, d'ambiance mais qui n'étaient pas synchrones avec les images. Victor utilise souvent le son qui vient des images et il aime bien avoir une base réelle même si le travail principal est synthétique. Il utilise des synthétiseurs et on fabrique des sons, des bruits. La musique de cette vidéo est majoritairement synthétique, mais les sons et les bruits ont été enregistrés là-bas.

- **CCS / Une hampe florale d'agave fait aussi partie de l'exposition. Qu'est-ce qui t'attire dans cette plante ? Pourquoi et comment la présentes-tu ?**
- **AM /** C'est un projet assez symbolique, qui a deux résultantes. L'agave (aussi appelé *maquay* au Mexique) est considéré comme la plante nationale au Mexique, car il sert à fabriquer la tequila et le mezcal. C'est aussi une plante majestueuse et massive, qui peut être centenaire. Il y a une variété qui s'appelle *Agave americana*. Les agaves sont des plantes monocarpiques, c'est-à-dire qu'elles ne fleurissent qu'une fois dans leur vie et qu'elles

meurent après leur floraison, en général après trente à quarante ans. En rencontrant une cultivatrice d'agave, j'ai appris qu'on pouvait sauver la plante en coupant sa fleur. J'ai trouvé cela très beau. Cet acte signifie aussi l'interruption de son processus reproductif. Il y a dans ce geste une violence, mais qui permet de faire vivre la plante parfois trente ans de plus. La hampe florale de l'agave peut faire jusqu'à 7-8 mètres de haut, donc elle a plutôt l'apparence d'un arbre. J'ai voulu sauver un *Agave americana* de sa mort imminente et j'ai filmé l'opération. Il y a donc la vidéo de cette « performance » où je m'attelle à couper ce tronc monumental à la machette.

- **CCS / L'exposition contient également une série de photographies de cactus, qui rappellent la série *A Dying Generation* (2011), que tu avais réalisée avec des palmiers de Los Angeles. Quelle est l'histoire de ces cactus ?**
- **AM /** Cette série s'intitule *We didn't cross the border, the border crossed us*. C'est une citation tirée du film *Machete* de Robert Rodriguez, un film populaire où l'actrice Jessica Alba, qui incarne une résistante mexicaine, parle de cette frontière qui a bougé et des migrations qui ne sont pas issues de mouvements humains mais de mouvements de frontières. C'est un peu l'idée centrale de cette exposition qui pointe la migration des populations humaines mais aussi des populations végétales. Le cactus saguaro, que l'on retrouve dans les films de Tex Avery, est l'archétype même du cactus, alors que c'est une espèce rare qui ne pousse qu'en Arizona (États-Unis) et à Sonora (Mexique).
Les saguaros ont une croissance très lente et peuvent vivre jusqu'à plus de cent cinquante ans. J'ai photographié les plus grands et donc les plus vieux d'entre eux en Arizona, et je les ai décontextualisés sur fond blanc, déracinés. Il se trouve que lorsque les Américains ont racheté des territoires au Mexique en 1854, la frontière a bougé et ces cactus, comme les humains qui se trouvaient sur ces terres, sont devenus américains... sans bouger. ■

Aude Lehmann : Le design comme processus

La graphiste helvétique Aude Lehmann dévoile sa vision du métier et son approche de chaque projet. — Par Joël Vacheron

• GRAPHISME

MARDI 13.05.14 / 20 H
Aude Lehmann

Conférence

■ Chaque année, le concours Les plus beaux livres suisses offre un aperçu exhaustif des tendances et des thèmes privilégiés en design éditorial. Aude Lehmann s'est chargée de la réalisation des catalogues des trois dernières éditions. Un privilège réservé à la fine fleur des graphistes helvétiques. Elle connaît d'ailleurs bien cette compétition pour s'y être distinguée à plusieurs occasions. Consciente des contraintes et des limites propres d'un tel exercice, elle reconnaît que son principal intérêt visait « à mettre en valeur la complexité et l'originalité de chaque projet, sans les diluer dans un concept trop générique. En revenant à une question essentielle : Quel est le but d'un tel catalogue ? » Cette volonté d'interroger le sens de l'acte graphique est assez symptomatique de l'empreinte que la graphiste a

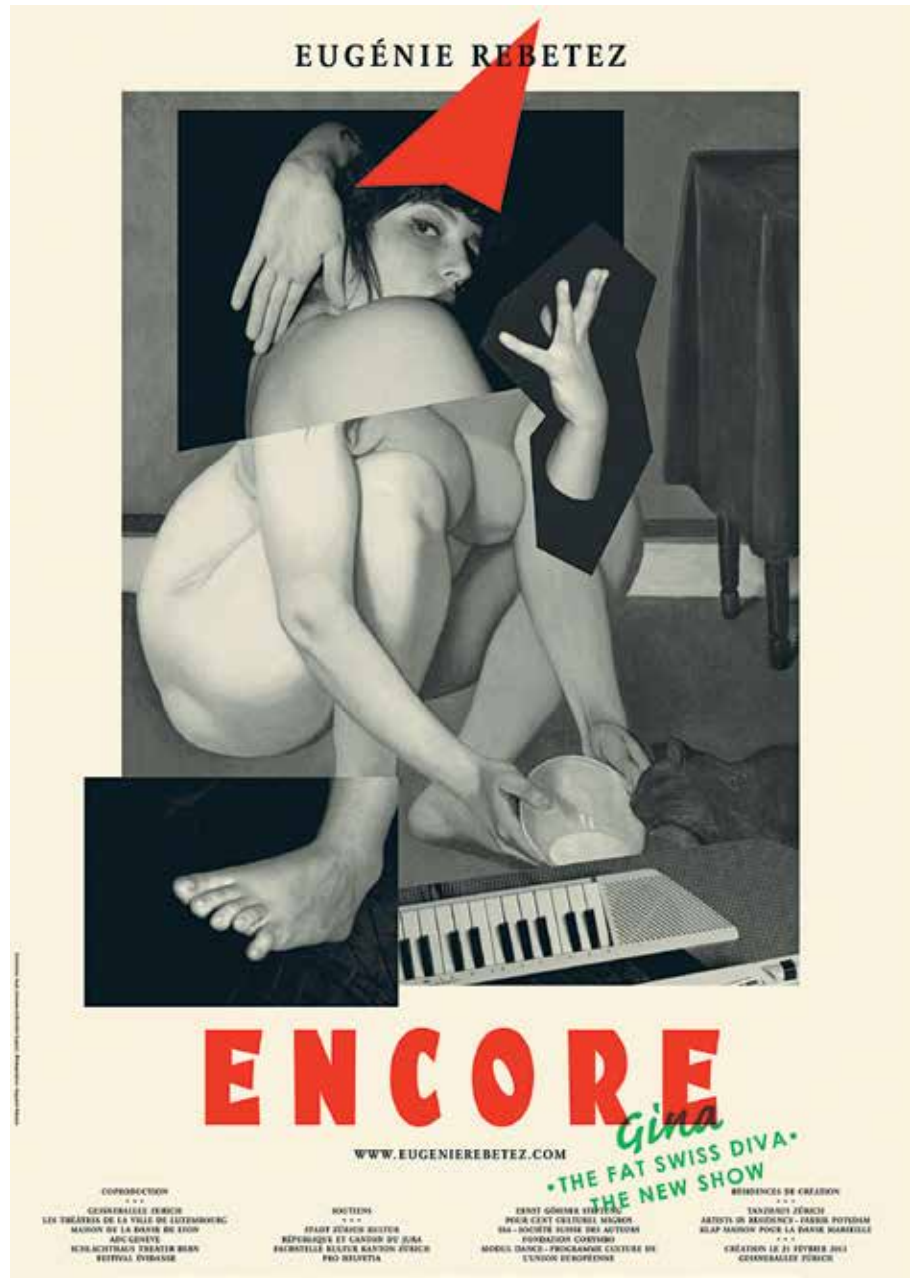
apposée dans l'univers du design suisse. Après des études dans une école professionnelle de Bienne, c'est à Zurich qu'elle commence à véritablement trouver ses langages et ses méthodes vers la fin des années 1990. Notamment lorsqu'elle débute au journal de la Rote Fabrik, dernier bastion des revendications autonomistes de la ville. La ligne du journal se voulait progressive et cette expérience a constitué une occasion rare pour tester des alternatives en matière d'édition.

C'est également à travers ce mandat qu'elle entame une collaboration féconde avec Tan Wälchli, qui occupait alors le poste de rédacteur en chef. Pendant près de cinq années, ils profitent de leur complémentarité : « Tan possédait un background théorique, cela nous a permis de nourrir des échanges qui allaient bien au-delà des questions strictement graphiques. Chaque mois, nous nous posions de nouvelles questions par rapport à la manière de traiter les thèmes, et cette expérience a énormément influencé mon travail. C'était une sorte de formation continue. » Une fois cette aventure terminée, ils décidèrent d'explorer encore plus loin les potentialités de cette collaboration « académique ». Cela prendra la forme du projet *Whyart* qui, de manière originale, proposait d'inspecter en profondeur les frontières poreuses des cultures populaires au tournant du millénaire. L'aura, le glamour ou la mode : le duo envisageait de définir l'actualité de ces notions qui, à force d'être continuellement mobilisées, renvoyaient à des réalités extrêmement disparates. Cette démarche exploratoire leur a permis d'ouvrir des perspectives inédites pour aborder les cultures populaires. En brouillant volontairement les pistes, l'approche transversale d'*À la Mode* (Nieves, 2008) ne manquait pas d'anticiper une ère marquée par la collision accélérée des goûts et des valeurs.

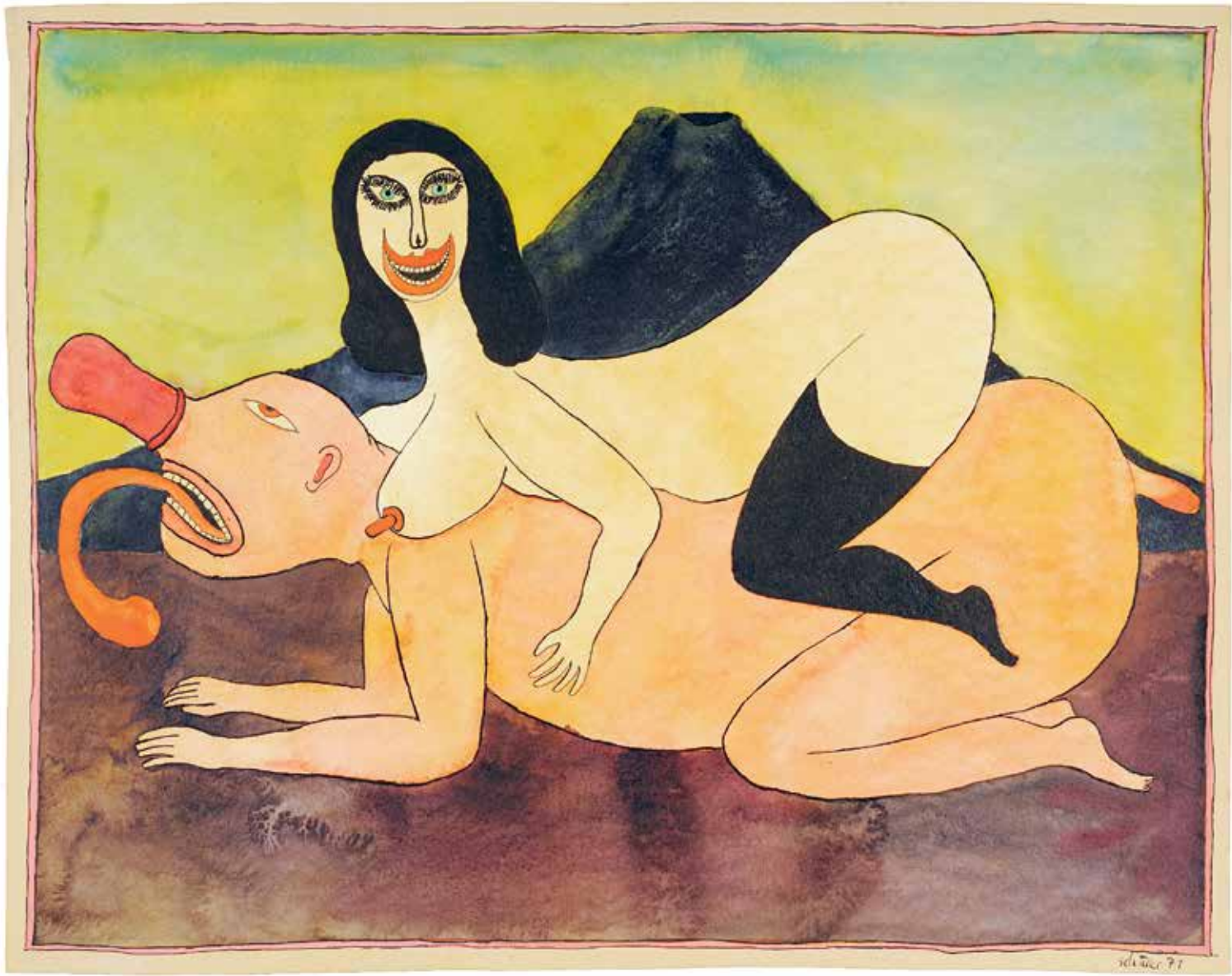
Ce projet constitue surtout un cap important par rapport à la place occupée par le graphiste dans un processus éditorial. D'un rendez-vous à l'autre, les contenus évoluaient et la forme finale ne cessait d'être questionnée. Avec *Whyart*, Aude Lehmann offrait un exemple convaincant de ce que pouvait recouvrir le statut d'auteur au tournant du millénaire. Cette posture réflexive nécessite d'être impliqué très tôt dans les choix éditoriaux, c'est pourquoi elle a toujours été particulièrement précise par rapport à ses choix. Quand elle les évoque, elle insiste sur les divers processus, souvent fuyants, qui permettent à des intuitions de prendre forme.

Avec la comédienne Eugénie Rebetez, les artistes Shirana Shahbazi et Shahryar Nashat ou le graphiste Lex Trüb, c'est surtout le degré d'empathie et de connivence qui confère ses qualités au projet final. Aude Lehmann aime jouer avec les fluctuations des langages plutôt que de tenter de les arraisonner dans des formulations strictes. Elle avoue même avoir de la peine à se focaliser sur des questions strictement graphiques. Ce choix assumé ne manque pas de surprendre : « Les gens sont quelquefois surpris que je ne parle pas plus de design et de mes choix graphiques. Pourtant, la manière dont les choses s'organisent, la manière de collaborer, la manière d'approcher le contenu d'un ouvrage, c'est ça qui est important. À mon avis, on comprend souvent mieux des choix graphiques lorsqu'on comprend un contexte de travail. » ■

Joël Vacheron est journaliste indépendant basé à Londres.



Eugénie Rebetez – *Encore*, 2013, affiche 42 × 59,4 cm. Graphisme Aude Lehmann en collaboration avec Marietta Eugster.



Hans Schärer, sans titre, 1971, 39,5 x 50 cm. © Adagp, Paris 2014

Les fantasmes de Hans Schärer

Les aquarelles de l'artiste Hans Schärer mélangent érotisme, bestiaire sexuel et rapports de domination pour créer un univers surprenant.

— Par Jean-Christophe Ammann

• EXPOSITION

25.04 – 13.07.14

Hans Schärer
Aquarelles érotiques

■ La sexualité est le noyau de l'homme. Les fantasmes présents dans l'œuvre de Hans Schärer – des aquarelles peintes pendant les années 1970 – sont explicitement sexuels et résident dans le subconscient. Ils se racontent par une parole en action et une action parlée. Les fantasmes sont soumis à des pulsations et donc, sous-entendu, procèdent de manière rythmique et répétitive. Ils révèlent un état de fait, et ce qu'ils mettent à jour est inséparable de ce qui est révélé. On pourrait dire que la révélation contient l'impulsion de la divulgation. La répétition nie la singularité et renvoie à un réservoir existentiel qui relie le psychisme au corps et vice versa. La pulsation sur ces œuvres n'a qu'un caractère obsessif conditionnel, le nombre de feuilles étant relativement limité par rapport à la longueur de cette période. Hans Schärer argumente comme un géographe ou un géologue qui explorerait la *terra incognita* au plus profond de son moi.

Ce qui est révélé est « confus » et montre une nette bipolarité de l'action masculine et féminine dans son propre moi dominé cependant par une sorte de sur-moi féminin. Les scénarios d'allure assez théâtrale aspirent à un spectacle et donc à un spectateur. Se déroule alors un théâtre de l'absurde qui contribue largement à la caricature. L'approche caricaturale ne repose pas sur un désir mais exprime un état fondamental prenant la forme d'un jeu de rôle sexuel anthropologique. L'artiste se pose lui-même en spectateur qui peint et dessine minutieusement, considérant la force archaïque féminine comme le stigmate de sa créativité. Les fantasmes sexuels oscillent entre prendre et être pris. Être pris, ici par le féminin, équivaut à se livrer. C'est littéralement l'impulsion qui charge d'énergie l'alter ego féminin de l'artiste. [...]

Sur les aquarelles de Schärer, les nombreuses langues de ses protagonistes féminines qui s'entortillent et serpentent, apparaissent comme autant d'organes sexuels remplis de désir et affamés et qui, en fin de compte, s'efforcent d'obtenir symboliquement ce qui pourrait être et non ce qui est. Un de ces phallus en forme d'obélisque se trouve dans une fosse pleine de têtes de morts.

L'impuissance des personnages masculins est révélée par le godemiché qu'ils portent – attaché autour de la tête – sur le nez. Les testicules sont des boules énormes telles que peut en produire l'éléphantiasis. Les femmes sont surdimensionnées, leurs mamelons recouverts de tétines comme celles qu'on met dans la bouche des jeunes enfants. Elles utilisent des godemichés aux

finitions sophistiquées. L'une des femmes pédale avec un godemiché couvert de nopes dans son vagin, chaque coup de pédale activant le mouvement de haut en bas. Les hommes sont des gnomes, des crâneurs infantiles et concupiscent.

Plus on se penche sur les aquarelles de Hans Schärer, plus il devient évident que le sujet central en est la toute-puissance féminine – le rapport mère-fils – et l'impuissance masculine. En cela, l'artiste extrapole sa vision personnelle en un jeu de pouvoir social : le pouvoir sexuel des hommes sur les femmes est usurpé. Et de cette usurpation émergent parallèlement des jeux de pouvoir et des infantilismes. Les personnages masculins régressent voluptueusement, devenant des clowns qui ont le droit de fouiner, de lécher et de renifler ; qui se laissent prendre, comblés, du sperme à la « clinique Saint-Schärer » ; qui, à genoux, offrent gracieusement leur dos à une femme en train de lacer ses bottes hautes ; qui se laissent dorloter comme des enfants, lécher le cul et sucer la queue (ils ne valent pas plus) et qui regardent religieusement les femmes faire l'amour. Dans ce sens, les aquarelles sont une sorte d'explication narrative de ce qu'expriment les peintures de madones – les œuvres les plus connues de l'artiste – dans leur compacité formelle et leur contenu ainsi que dans leur profondeur ritualisée. Peut-être ces peintures de madones sont-elles une fluctuation entre mère originelle et déesses de la vengeance. [...]

Hans Schärer est un aquarelliste et coloriste merveilleusement doué. Le soin extrême avec lequel ces feuilles sont exécutées donne une crédibilité à sa force visionnaire, harmonisant ainsi le particulier et le général. Il ne se passait pas une journée sans qu'il ne jouât du piano, plus précisément de la musique classique. Il lisait beaucoup et était parfaitement conscient des mécanismes psycho-sexuels. Tout cela pour rappeler que son travail fait souvent penser à l'art brut et aux œuvres collectionnées par Jean Dubuffet puis réunies dans un musée à Lausanne.

Revenons au fantasme de Hans Schärer, à ce conflit créatif qui le rend conscient de la force de l'énergie féminine comme un espace de résonance et qui prouve à quel point il s'expose en tant qu'artiste à cette énergie féminine, comment il la fait sortir de cet espace anthropologique profond – *La Grande Mère* (Erich Neumann) – pour la projeter dans le présent, comment, dans une étape ultérieure, il dupe sexuellement le côté patriarcal et en révèle l'absurdité car il montre que l'aspect usurpatoire repose finalement sur un déficit sexuel. [...]

Il me semble important de préciser que le langage pictural de Hans Schärer n'est pas emprunté. Il se sert de l'ironie telle que la concevait Bertold Brecht dans sa préface de *Mère Courage* où il dit que le spectateur en sait plus pendant la représentation que les acteurs évoluant sur scène.

Mais la distance ironique créée par Hans Schärer, qui le transforme en spectateur lui-même étonné de ce qu'il révèle, ne conduit pas à un vocabulaire formel instrumentalisé. Si on regarde la globalité de son œuvre, on se rend compte qu'il y a là une dimension expressive véritablement authentique.

Véritablement, dans le sens où il existe apparemment des conditions créatives fondamentales et spécifiques qui se manifestent, dans la conscience d'une extase psychotique, sous forme d'une rage introspective ralentie. En font partie des formes expressives invariantes, des structures ornementales, des déroulements aux mécanismes prioritaires, des trames associatives répétitives.

« [...] des clowns qui ont le droit de fouiner, de lécher et de renifler [...] »



Hans Schärer, sans titre, 1971, 48 x 37 cm. © Adagp, Paris 2014

Dans les aquarelles de Hans Schärer, on est constamment surpris par la souveraineté de la conquête spatiale du champ pictural, par un effet de relief frappant et sensuellement ondoyant développé à partir des formes corporelles.

Les feuilles érotiques n'ont jamais encore été présentées intégralement dans une exposition. Il est grand temps de rattraper ce retard afin de rendre public le noyau de son fantasme comme une vision consciente, loin d'être ancrée uniquement subjectivement. [...]

En 1969, dans le cadre de l'exposition *Kunst der Abseitigen* : Kurt Fahrner, Friedrich Kuhn, Peter von Wattenwyl, Muz Zeier, Hans Schärer, j'ai présenté pour la première fois les peintures de

madones de Hans Schärer, fasciné par l'intensité de ces images frontales rigides et vivantes fixant le spectateur. Ce n'est qu'aujourd'hui, bien des années plus tard et dans le contexte des aquarelles, que je me rends compte de la force explosive de son travail. Un pressentiment que je n'arrivais pas alors à définir s'est réalisé. ■

Extrait du texte de Jean-Christophe Ammann, tiré du livre *Le Corps hanté : L'univers érotique de Hans Schärer*, publié en 2008 aux éditions Periferia.

Jean-Christophe Ammann est une figure majeure de l'art contemporain. Il a notamment été directeur du Kunstmuseum de Lucerne, de la Kunsthalle de Bâle et du Museum für Moderne Kunst de Francfort. Au CCS, il a été commissaire des expositions Fischli/Weiss en 1985 et *A rebours* en 2010.

Repères biographiques

Né le 26 décembre 1927 à Berne, il est décédé le 14 novembre 1997 à St-Niklausen. Après avoir étudié à l'École de Commerce de Lausanne, il décide de devenir peintre. Il expose pour la première fois en 1951 à la Galerie Aleby (Stockholm). En 1958, il obtient la bourse fédérale des beaux-arts et le prix de Reconnaissance de la Ville de Lucerne. Il reçoit aussi la bourse de la Fondation Kiefer-Habitzel en 1958, 1961 et 1962. En 1981, il participe à la Biennale de São Paulo, avant de recevoir en 1982 le prix des Beaux-Arts de la Ville de Lucerne. Le Kunsthaus de Aarau organisera une exposition personnelle en 2015. Le catalogue raisonné de son œuvre (en ligne) est en cours de réalisation par Max Christian Graeff (www.hansschaerer.ch).

Le jour du jazz, puissance trois

Le CCS donne carte blanche à la Montreux Jazz Artists Foundation pour trois soirées consacrées à des musiciens d'exception : Plaistow, Rusconi et Léo Tardin. — Par Marc Ismail

● MUSIQUE

LUNDI 28, MARDI 29
ET MERCREDI 30.04.14
Carte blanche
à la Montreux Jazz
Artists Foundation

■ Lorsque l'on associe les termes « jazz » et « Suisse » dans une même phrase, le nom de Montreux n'est jamais distant de plus d'une poignée de virgules. Rien de plus naturel donc que de voir le Centre culturel suisse de Paris remettre une fois encore – la cinquième – ses clés à la Montreux Jazz Artists Foundation (MJAF), héritière ambitieuse de la Fondation 2 du Montreux Jazz Festival. Cependant, en amoureuse transie, Stéphanie-Aloysia Moretti, tête dansante de la MJAF, ne pouvait se résoudre à ne consacrer qu'un seul soir au jazz, et aux nombreux artistes helvétiques qui en portent aujourd'hui le flambeau. Du coup, au CCS, le jour du jazz, mercredi 30 avril, se décline en triptyque.



Plaistow. © Simon Letellier

Plaistow

C'est à Plaistow qu'échoit l'honneur de lancer cette audacieuse trilogie. La lecture du nom attire par réflexe le regard vers l'est, avant qu'une rapide recherche n'enrichisse la culture générale d'une station du métro londonien. Fausse route. Plaistow, ce sont trois musiciens – Vincent Ruiz à la contrebasse, Johann Bourquenez au piano et Cyril Bondi à la batterie –, qui enchevêtrent depuis six ans les univers musicaux, sans complexe ni crainte de la contradiction sonore, tissant patiemment une toile qui n'appartient désormais qu'à eux seuls. De « l'ardeur intérieure » de la musique de Berlioz aux échos spatiaux du dubmaster anglais Mad Professor, d'une contrebasse qui se rêve en oud à un piano qui joue au sampler, Plaistow affiche ses influences et pose en douceur son univers, avec la lente assurance de ceux qui savent tenir une belle histoire à raconter. Et on ne

saurait les contredire, tant le tout est happé avec gourmandise, digéré avec sérénité et réinventé comme s'il allait de soi.

Avec son nouveau projet *Citadelle*, Plaistow ambitionne de prendre possession, le temps d'un concert, de l'imaginaire tout entier. Pour la tournée accompagnant la sortie de ce huitième disque, le trio ne se contente plus tout à fait d'être écouté, et souhaite aussi qu'on plonge son regard dans sa musique. Qu'yeux et oreilles se laissent dériver ensemble dans ces superpositions projetées de textures et de reliefs en nuances de gris, entre sérigraphies d'hier et 3D d'aujourd'hui ! Car les images qui défilent, lancinantes, ont une ambition bien supérieure à celle de séduire le regard ou d'habiller la musique. Ondes sonores et lumineuses, partageant l'espace, invitent ensemble à une heureuse errance, comme le lent survol d'un monde encore inconnu se dévoilant peu à peu. Un monde traversé par une mystérieuse tension, où tintent l'Orient et les promesses des mille ailleurs. Ce monde, eux seuls en connaissent le chemin, alors bienvenu à bord du Plaistow Express.

Rusconi

Deuxième soir, et toujours une histoire de trio. Et une autre épopée faite de mondes entrelacés et de mélanges heureux. Réunis à l'ombre du patronyme du pianiste Stefan Rusconi, les trois musiciens – Fabian Gisler à la contrebasse et Claudio Strüby à la batterie – se font eux aussi un plaisir délicat de concilier l'improbable, concoctant tel un cuisinier un peu fêlé un festin aux saveurs étonnantes. Là encore, les influences sont aussi nombreuses qu'évocatrices : de Strauss à Sonic Youth, de Miles Davis à Pink Floyd. Qu'ils la nomment « über-jazz » ou « experimental pop », leur musique est surtout un pied de nez aux chapelles en tous genres. Une irrévérence pour les étiquettes que le trio affiche crânement, désignant son dernier opus *History Sugar Dream* comme traversé d'un « manque total de considération des frontières musicales ». Sur scène, la versatilité n'est d'ailleurs pas simplement une question d'influences. Les musiciens jonglent eux aussi entre instruments et machines, intégrant synthétiseurs et *glockenspiel*, *space echo* et distorsions dans leurs compositions, ou laissant leur voix s'envoler ensemble vers des hauteurs éthérées. Équilibre permanent entre éclectisme et cohérence, douceur et ardeur, le son de Rusconi n'oublie personne le long de son chemin.

Pour l'anecdote, les membres du groupe sont tous alémaniques. Et s'il est une réalité regrettable dans bien des domaines, culturels y compris, le *Röstigraben** se révèle d'une réjouissante obsolescence dès lors qu'il s'agit de musique instrumentale et nourrie d'influences multiples et lointaines. Qu'importe en effet que l'on compte en français ou en suisse allemand, tant que le tempo est le même pour tous. Et nulle oreille n'a d'ailleurs encore perçu de différence entre un *Cet un do*.

Léo Tardin

Pour conclure ce fascinant triptyque, un nom semblait s'imposer de lui-même. Car lorsque l'on évoque une carte blanche à la Montreux Jazz Artists Foundation, dont la vocation est de faire éclore les talents de demain,



Léo Tardin. © Calixte Pictures

notamment suisses, difficile d'imaginer personnage plus évident que Léo Tardin. Loin à la ronde, fruit de quinze ans de pérégrinations, d'expérimentations et de rencontres musicales transatlantiques, le pianiste genevois le doit en bonne partie à sa qualité de vainqueur du concours de piano du Festival de Montreux, millésime 1999. Un sacre qui avait agi en véritable tremplin, propulsant l'artiste vers des hauteurs qu'il n'a plus quittées depuis.

À vrai dire, il s'en est fallu de peu que la troisième partie de la trilogie « carte blanche » soit elle aussi dévolue à l'art du trio. En effet, depuis dix ans, le prodige s'épanouit au cœur d'un collectif aussi original qu'enthousiasmant, Grand Pianoramax, associant son piano versatile à la batterie aventureuse de Dominik Burkhalter et le verbe scandé de Black Cracker. Parallèlement à cette épopée hardie qui continue à glaner les éloges au fil de son chemin, 2014 sonne pour Tardin comme l'heure des retrouvailles. Son nouvel album *Dawnscape* – contraction en anglais de « aurore » et de « paysage » –, est le tout premier opus solo de sa carrière. Il sonne un peu comme ce moment où l'on se retrouve en tête à tête, après que les amis sont partis. Plus besoin de parler fort, on s'entend à nouveau chuchoter. Plus besoin de faire rire l'assemblée, on n'a plus qu'à aller à l'essentiel. Mais le solo, c'est aussi par essence le dépouillement et la mise à nu. Une forme de prise de risque et d'impudeur artistique qui n'effraie bien entendu pas le pianiste, bien qu'il ait attendu longtemps avant de cueillir l'instant propice, et qui offre au spectateur l'occasion délicieuse de se plonger tout entier dans son jeu agile et ses compositions dont le raffinement aérien est ainsi éclairé d'un jour nouveau. D'une aube nouvelle, pour être tout à fait exact.

Invité à puiser, en l'honneur de ce « Jazz day », dans les puits sans fond des archives du Montreux Jazz Festival – classées depuis 2013 au patrimoine immatériel de l'humanité par l'Unesco, dont elles sont, avec les manuscrits de Rousseau, la seule contribution suisse –, Tardin a choisi de projeter avant sa performance l'extraordinaire concert de Nina Simone en 1976. Preuve ultime, s'il en fallait encore une, du goût du personnage pour l'excellence sans concession. ■

* Expression d'origine suisse allemande qui désigne les différences de mentalité et le clivage politique entre la Suisse romande francophone et la Suisse alémanique germanophone.

Marc Ismail est journaliste au magazine télévisuel *Télétop Matin*, il est spécialiste de musique jamaïcaine.



Rusconi. © Yvonne Schmedemann

Pour EM2N, les écoles doivent vivre avec la ville

Le bureau zurichois EM2N a beaucoup travaillé sur l'architecture des écoles. Il termine actuellement le campus de la Toni-Areal. Une réalisation exemplaire et un énorme défi. — Par Mireille Descombes

• ARCHITECTURE

MARDI 27.05.14 / 20 H
EM2N / Mathias Müller
& Daniel Niggli

Conférence de Mathias Müller
Dans le cadre du cycle de conférences *Les architectures du savoir*, qui se concentre principalement sur des bâtiments conçus pour l'enseignement et la recherche.



Image de synthèse du bâtiment principal du campus de la Toni-Areal. © EM2N

■ Chez EM2N, pas loin de la gare de Zurich, l'accueil est chaleureux, bon enfant. Pas d'attente interminable dans une salle de réunion austère et vide. Les architectes Mathias Müller (né en 1966) et Daniel Niggli (né en 1970) ne jouent pas aux stars. Créé en 1997, leur bureau fait pourtant partie de ceux qui comptent en Suisse aujourd'hui. Il peut aussi s'enorgueillir de projets réalisés à l'étranger et de plusieurs distinctions.

Pas de bâtiment signature ou de grand geste architectural. Mais pour les deux fondateurs, et leurs six associés, la volonté de prendre en compte la spécificité de chaque situation et de s'inscrire dans l'existant. « En architecture, tout est là. Il est inutile de réinventer ce

qui est déjà là et qu'il suffit parfois de recombinaison de façon très simple », insiste Mathias Müller. Dans le domaine du logement ou des infrastructures culturelles, EM2N s'est imposé avec des projets inventifs, mais discrets qui révèlent la ville tout en s'y intégrant. À son actif, des réalisations remarquables de taille parfois très modeste comme le centre de quartier d'Aussersihl et des interventions singulières tel l'aménagement d'espaces, pour des commerces et des restaurants notamment, dans les arches d'un viaduc.

Et puis, il y a les écoles, plusieurs écoles, de toutes tailles. En Suisse, le monde de l'éducation est en pleine mutation, notamment avec la création des hautes écoles spécialisées (de niveau universitaire). De nombreux établissements primaires et secondaires sont également construits ou rénovés. Aujourd'hui, il devient donc rare de rencontrer un jeune bureau d'architectes qui n'ait pas conçu un, voire plusieurs établissements scolaires.

D'aucuns n'y voient que l'opportunité d'une première commande publique, à certains égards très contraignante, leur permettant de se faire connaître. Mathias Müller et Daniel Niggli vont plus loin. Pour le cabinet EM2N, construire ou transformer une école permet d'aborder des problématiques essentielles pour la ville, son identité, son développement et la redéfinition des espaces publics.

Il est loin, en effet, le temps où l'école ne servait qu'à l'acquisition des connaissances. Avec l'évolution de la société, elle est devenue, en Suisse également, un lieu de vie à part entière. On y mange, on y joue, on y fait la sieste et ses devoirs. À quoi, dès lors, doit ressembler un tel établissement ? Est-ce prioritairement un bâtiment, un endroit où se retrouver pour apprendre, ou une institution ?

Leur inspiration, la matière première de leur réflexion, Mathias Müller et Daniel Niggli les ont trouvées chez Hans Scharoun (1893-1972), l'auteur de la Philharmonie de Berlin. Dans les années 1950, cet architecte allemand avait en effet développé l'idée d'une école conçue comme un organisme urbain ou un village, un endroit souple et réactif, propice à la socialisation et aux échanges. Des idées qu'il fallait ensuite bien sûr adapter au mode de vie du XXI^e siècle, ainsi qu'aux exigences des responsables de l'instruction publique et à la législation.

Les établissements scolaires sont aujourd'hui des bâtiments presque comme les autres. Finies les façades imposantes, terminés les clochetons. Mathias Müller déplore cette perte d'identité et suggère : « Dans une ville comme Zurich qui manque de monuments, l'école peut redevenir une icône, un repère pour le quartier. Loin d'être fermée sur elle-même, elle doit en outre rester poreuse et fonctionner comme un espace public accessible à la population qui peut venir s'y réunir, y faire de la musique ou du sport. »

Ces principes, EM2N les a mis en pratique dans une école construite à Ordos, en Mongolie intérieure. Un établissement pour 3 000 élèves imaginé comme une petite ville dans la ville entourée d'une enceinte, sur le modèle de l'habitat mongol traditionnel. Mais leur réalisation phare, celle qui concentre tous les défis et toutes les difficultés, c'est la Toni-Areal. Un projet mammoth situé au cœur de Zurich Ouest, une zone en plein développement. Son coût : 440 millions d'euros.

De la fin des années 1970 à 1999, la Toni-Areal fut l'une des fabriques de produits laitiers les plus modernes d'Europe. Après sa fermeture, et diverses péripéties, il fut décidé de la transformer en une plateforme pour l'éducation et la culture. À son ouverture, en automne 2014, elle abritera, sur sept étages, la toute nouvelle Haute École des arts, née de la fusion de plusieurs institutions, ainsi que deux départements de la Haute École des sciences appliquées (travail social et psychologie appliquée). S'y ajouteront encore 90 appartements situés dans une tour. Le tout sur une surface de 108 000 m².

Comment faire cohabiter harmonieusement tout ce monde et ces différentes activités dans un édifice de taille certes impressionnante (son emprise au sol est plus importante que celle du Centre Pompidou) ? « Nous aimions beaucoup ce bâtiment industriel, sourit Mathias Müller. Un monstre certes, mais une merveilleuse sculpture également. Nous avons donc choisi d'en conserver la silhouette, voire de l'exagérer. Se posait aussi le problème de son intégration dans le quartier. Si l'on n'y prenait pas garde, ce colosse pouvait se transformer en un campus complètement isolé et autistique. » Une fois encore, les architectes ont donc pensé ville, ou village, dans la ville.



Cascade d'escaliers à l'intérieur du campus de la Toni-Areal. © EM2N

Les circulations ont été d'emblée définies, avec des corridors-rues et de vraies places. La structure a été organisée autour d'une cascade d'escaliers en oblique qui relie le rez-de-chaussée et la grande halle de réception au toit terrasse où se trouvent notamment les studios de danse. Répartition des disciplines, emplacement des ateliers, attribution des espaces, par la suite, tout a été constamment remodelé et modifié. L'organisation de base du bâtiment n'a pourtant jamais été remise en question. « Tout le monde a compris qu'il ne s'agissait pas d'architecture, mais en quelque sorte d'urbanisme intérieur, ajoute Mathias Müller. Dans une ville, de la même manière, on peut discuter des bâtiments ou des façades, mais pas de l'emplacement des rues. »

L'une des caractéristiques de l'ancien bâtiment, c'était aussi sa magnifique rampe extérieure. Elle a été conservée et transformée en un boulevard vertical, accessible au public même en dehors des heures d'ouverture de l'école. Cette promenade architecturale permet d'accéder à un club de jazz, à des salles de concert ou d'exposition. Une ouverture sur la ville et son public essentielle pour une école qui forme des comédiens, des musiciens, des danseurs, des cinéastes et des designers.

À la Toni-Areal, comme dans plusieurs autres lieux, les architectes d'EM2N ont dû composer avec l'existant. Des contraintes qui ne les dérangent pas, bien au contraire. « Ces projets-là sont souvent pour nous les plus intéressants, insiste Mathias Müller. Ils nous permettent de créer un objet unique et totalement spécifique au lieu. Quand on part d'un bâtiment existant, des choses incroyables deviennent possibles. Vous croyez que, s'il s'agissait d'un bâtiment neuf, la Toni-Areal ressemblerait à ce qu'elle est aujourd'hui ? Jamais. On nous aurait traités de fous et assuré qu'une telle réalisation était impossible. » ■

Mireille Descombes est journaliste culturelle basée à Lausanne.

Antonio Buil, Delphine Lanza, Paola Pagani et Dorian Rossel, *Staying Alive*. © Erika Irmeler

Dante, les Bee Gees et les souvenirs revisités

Dans *Staying Alive*, Antonio Buil et Paola Pagani voyagent sur le fil de leur mémoire entre échappées poétiques et digressions comiques.

— Par Marie-Pierre Genecand

• THÉÂTRE

MARDI 10, MERCREDI 11
JEUDI 12 ET VENDREDI
13.06.14 / 20 H
Antonio Buil,
Delphine Lanza,
Paola Pagani
et Dorian Rossel
Staying Alive

Il fallait oser. Mais rien ne fait peur à Paola Pagani et à Antonio Buil, deux comédiens genevois originaires d'Italie et d'Espagne dont le jeu tellurique et puissant a pour habitude de dialoguer avec les fantômes du passé. Dans *Staying Alive*, les drôles commencent ce spectacle imaginé avec Dorian Rossel et Delphine Lanza en défiant la mort : nous sommes en 2044, Paola Pagani est récompensée pour sa longue carrière par un édile municipal – elle a alors 80 ans et se souvient avec émotion de son cher partenaire, Antonio Buil, « mort d'un arrêt cardiaque pendant les répétitions de *Staying Alive* en 2013 ». Vertiges de la fiction. Et plaisir de retrouver l'univers à la fois âpre et généreux de ces deux acteurs qui font de la mémoire un chant vigoureux.

Nous sommes tous l'enfant que nous avons été. Paola Pagani et Antonio Buil, fondateurs du Teatro Due Punti, s'en souviennent avec une particulière acuité. Ils connaissent mieux que personne le chemin qui mène à ces paysages effacés. Ce chemin n'est pas droit, paisible, linéaire, racontent-ils dans leurs spectacles canailles depuis plus de quinze ans. Il est cabossé, imprévisible, dérobé. Car, dit Primo Levi, « ce n'est pas vrai que les souvenirs restent immobiles dans la mémoire, figés. Ils vont aussi à la dérive comme le corps ».

En 1998, cette citation prenait tout son sens dans *Chemin détourné*, première création genevoise du Teatro Due Punti, qui éblouissait déjà à travers cette manière chaotique et poétique de revisiter le passé. Mis en scène par Geneviève Guhl, ce petit bijou d'inventivité suspendait à la corde du temps une galerie d'épisodes vécus ou imaginés. Le corps parlait plus que les mots, l'esprit était à la liturgie rurale et « rugueusement » théâtrale. On se souvient, notamment, de la dégustation jubilaire d'une grappe de raisin. Ou de ces instantanés qui balayaient de la salle de classe à la photo de famille en passant par le confessionnal. Dans une idée « grotowskienne » de la scène, le public savourait l'infiniment grand de ces petits moments.

Dans *Staying Alive*, on retrouve le monde rural dont est issu Antonio Buil, fils de berger espagnol. On retrouve aussi l'Italie du Nord où a grandi Paola Pagani en écoutant Lidia, sa maman, lui réciter *La Divine Comédie*.

Mais l'évocation est métissée de décrochages plus contemporains. La patte, assurément, de Dorian Rossel et de Delphine Lanza, duo à la tête de la Compagnie Super Trop Top dont le public francophone a pu apprécier *Quartier lointain*, magnifique adaptation pour la scène de la bande dessinée de Jirō Taniguchi. Pour Dorian Rossel, quadragénaire romand à l'allure éternellement juvénile, le théâtre est affaire de combinaisons joyeuses, astucieuses, où les tribulations intérieures d'un individu sont exprimées par un groupe de comédiens. Souvent, le héros est dédoublé, démultiplié. Ainsi,

la quête menée par ce personnage central apparaît moins grave, moins solennelle. Et, vu la multitude d'interlocuteurs, le spectateur se sent plus concerné par le questionnement, comme si l'affaire était débattue, partagée.

Cette idée de partage est très présente dans *Staying Alive*. Antonio Buil partage, par exemple, avec le public, son père, Antonio, berger mort en 1998 et qu'il ressuscite avec luminosité. Assis dans un fauteuil usé, il joue en souriant cet homme des champs, perplexe devant les activités de son fils, mais bienveillant. Les spectateurs adoptent immédiatement cette figure gentiment bourru qui regrette que la chaîne des Antonio ait été brisée depuis que son fils a nommé le dernier descendant Kevin ! Adhésion forte du public également lorsqu'Antonio Buil et Paola Pagani restituent l'étape cruciale où le berger et Nieves, sa fiancée, doivent présenter la promise au *pater familias*, visiblement intimidant. Si le fiston a construit une maison, il peut se marier, pas plus compliqué !

Ce passé rural se situe loin de nos vies réglées sur d'autres modèles, d'autres considérations. On est sans doute plus proches des Bee Gees qui inspirent le titre du spectacle à travers leur tube de portée mondiale, ce « rester vivant » qui a fait le succès de *La Fièvre du samedi soir*. Et le film est lui aussi présent dans ce spectacle sur la mémoire. On ne dira pas comment ce standard de la comédie musicale est traduit en scène – il ne faudrait pas briser le suspense ! –, mais le procédé, décalé, est hilarant. Eh oui, Paola Pagani et Antonio Buil dansent aussi lors d'une autre séquence vintage. Pas exactement comme Travolta, mais dans cette même idée que lorsqu'on est immigré, nouveau venu dans un pays dont l'accueil n'est pas forcément chaleureux, mieux vaut faire preuve de vitalité et de ténacité pour l'emporter. *La Fièvre du samedi soir* raconte de manière claire ce combat à travers les prouesses chorégraphiques de Toni, revanche sur un quotidien d'immigrés de Brooklyn aux antipodes des paillettes de Broadway. *Staying Alive*, le spectacle, dit aussi cette victoire, mais sur un mode plus nuancé.

Car, plus qu'un combat, Antonio Buil et Paola Pagani ont mené une sorte de conquête esthétique dans leur nouveau pays, la Suisse romande. Ils sont arrivés avec

Antonio Buil, Delphine Lanza, Paola Pagani et Dorian Rossel, *Staying Alive*. © Erika IrmelerAntonio Buil, Delphine Lanza, Paola Pagani et Dorian Rossel, *Staying Alive*. © Erika Irmeler

leur physique, leur voix et leur jeu robustes, tonitruants et ont prouvé que cette belle santé, qui a souvent fait trembler les murs des salles genevoises et lausannoises, n'empêchait pas une poésie extrêmement raffinée. Dans *Staying Alive*, Antonio Buil en témoigne lorsqu'il dit les vers émouvants de Jorge Manrique, poète espagnol du *xv^e* siècle dont *Les Stances sur la mort de son père* racontent le froid du trépas. Le comédien a aussi démontré sa grande sensibilité dans *Cinq Hommes*, magnifique pièce de Daniel Keene sur les lésions de l'immigration, mise en scène par Robert Bouvier, directeur du Théâtre du Passage, à Neuchâtel. Enfin, succès public et critique, avec à la clé le prix d'interprétation du cinéma suisse : en 2010, Antonio Buil composait un paysan mutique dans le long métrage de Séverine Cornamuzaz, *Cœur animal*, d'après *Rapport aux bêtes*, roman de Noëlle Revaz. Même intégration réussie pour la comédienne Paola Pagani. L'Italienne au jeu puissant a composé une Madame Ubu mémorable sous la direction d'Oskar Gomez Mata. Plus tard, elle a dirigé Pierre Mifsud, acteur lunaire, dans des spectacles plus surréalistes, et elle s'est encore illustrée dans des projets de théâtre amateur auxquels elle a insufflé toute sa généreuse énergie.

Dans *Staying Alive*, c'est aux côtés de Dante Alighieri que l'actrice chemine : « Au milieu du chemin de notre vie, je me trouvais dans une forêt obscure car j'avais perdu la bonne voie. Hélas ! Que c'est une chose rude à dire, combien était sauvage et âpre et épaisse, cette forêt dont le souvenir renouvelle ma frayeur ! Elle est si amère que la mort l'est à peine davantage », déclame Paola Pagani en écho au poète, citant en italien et en français cet extrait de *La Divine Comédie*. Auparavant, dans le spectacle, elle avait déjà tracé la ligne du temps au tableau noir, comme une institutrice appliquée. Encore un autre registre, encore un autre élan.

Le charme de ce spectacle consiste justement dans ce tressage intuitif et savamment dosé entre souvenirs personnels, évocations poétiques, imitations vintage ou encore digressions comiques. Du côté de la mise en scène comme du jeu, les quatre artistes ont réussi cette alchimie entre la gravité du propos (Quel sens donner à sa vie ? Combien de temps avons-nous avant la mort ?) et la légèreté de la forme, marque d'élégance de ces deux puissants clowns venus du Sud.

Marie-Pierre Genecand est critique au quotidien *Le Temps* et à la RTS.



Sylvie Courvoisier et Mark Feldman. © Mario Del Curto

Double mixte

Depuis près de vingt ans, la pianiste suisse Sylvie Courvoisier et le violoniste américain Mark Feldman se délectent à brouiller les frontières entre tradition classique, jazz contemporain et musique improvisée.

— Par Stéphane Ollivier

MUSIQUE

MARDI 20.05.14 / 20 H
Sylvie Courvoisier
& Mark Feldman Duo



Sylvie Courvoisier –
Mark Feldman Duo
Live at Théâtre Vidy-Lausanne

■ C'est toujours avec une pointe d'émotion, laissant clairement transparaître la passion intacte qui les anime et les unit, que Mark Feldman et Sylvie Courvoisier évoquent les premiers instants de leur rencontre, en 1995, dans le cadre du festival New Jazz Meeting organisé à Baden-Baden. « J'étais jeune à l'époque, se souvient la pianiste (née à Lausanne en 1968), je n'avais pas beaucoup d'expérience et sa manière d'envisager le violon m'a complètement fascinée. Cette façon de ne jamais sonner totalement classique ni totalement jazz et dans le même temps de très clairement participer de ces deux idiomes. Son sens de l'improvisation aussi, très libre mais toujours précisément accordé au contexte. J'ai découvert un musicien qui proposait exactement ce que je cherchais confusément pour mon propre compte depuis des années. » Mark Feldman, de treize ans son aîné, déjà très actif à l'époque dans la petite sphère avant-gardiste du jazz new-yorkais gravitant autour de John Zorn, est instantanément frappé lui aussi par la similitude de leurs orientations esthétiques, résolument transgenres : « J'ai spontanément été séduit par l'incapacité où je me trouvais de situer précisément son style. On sentait bien qu'elle s'inscrivait dans la continuité du free jazz, j'entendais ce que son jeu devait à quelqu'un comme Cecil Taylor par exemple dans l'énergie, mais elle le faisait avec une sensibilité européenne qui charriait tout un héritage classique, c'était vraiment très séduisant et personnel... »

Naissance d'un duo

Il faudra néanmoins attendre deux ans, que la jeune Suissesse décide de s'installer à New York, pour que le duo commence véritablement à prendre forme : « On a commencé à jouer ensemble sans projet bien précis, explique Feldman. C'étaient des improvisations, des petites conversations musicales à bâtons rompus... Personnellement, j'attendais simplement de voir où

tout ça allait nous mener. Je crois que nous avons juste très envie de jouer ensemble. » Courvoisier renchérit : « Oui il n'y avait pas de grand concept derrière ce duo, même pas de références précises à quoi se raccrocher, on est vraiment partis à l'aventure tous les deux... On a improvisé puis on a composé des petites pièces à partir de ce matériau... » Peu à peu, les deux musiciens vont ainsi découvrir *in vivo* l'étendue de leurs territoires communs, réenvisageant au prisme du free jazz et de la free music européenne quelques jalons de l'histoire de la musique savante occidentale du xx^e siècle (Messiaen, Ligeti, références habituelles de la pianiste, mais aussi Chostakovitch), en une musique à la fois austère, rigoureuse et lyrique échappant constamment au maniérisme référentiel post-moderne.

Musique de chambre improvisée ?

Car ce qui séduit dans ces petites pièces abstraites et ultra-sensitives, toutes de mouvements et de métamorphoses, c'est précisément de ne jamais ressembler à rien de connu ni d'institué, leur singularité tenant dans cette façon organique, d'une totale spontanéité et d'une extrême délicatesse, de conjuguer lyrisme, rigueur formelle, concentration et acuité gestuelle. « Du fait de son instrumentation, notre duo renvoie directement à la tradition classique mais, à la vérité, notre langage navigue très librement entre les genres. Le jazz est diffus mais il est partout : dans l'impulsion rythmique, dans les dynamiques orchestrales, dans la prise de risque... Surtout, si notre musique continue d'être fondée sur des éléments traditionnels comme l'harmonie et le rythme, et joue clairement la carte d'un certain lyrisme, l'improvisation y tient une place centrale. Certains morceaux sont conçus de façon assez traditionnelle sur le schéma « thème-solos-reprise de thème » mais la plupart ont des ambitions formelles plus grandes et intègrent l'improvisation de façon résolument structurelle, comme une sorte d'élément moteur qui au moment où il surgit permet de passer d'une forme à une autre... »

Entre puissance et retenue, énergie et fragilité, tumulte et douceur, impulsion gestuelle et cérébralité, la musique singulière de ce duo fascinant de complicité, comme constamment porté à l'avant-garde de lui-même, s'impose définitivement comme l'une des plus libres et créatives de notre époque. ■

Stéphane Ollivier, journaliste à *Jazz Magazine* / *Jazzman*





Festival de l'histoire de l'art

Pour sa 4^e édition, le Festival de l'histoire de l'art met la Suisse et ses artistes à l'honneur. — Par CCS

■ Présenté par le ministère de la Culture et de la Communication, le Festival de l'histoire de l'art est piloté par la direction générale des Patrimoines / service des musées de France, l'Institut national d'histoire de l'art et le Château de Fontainebleau. En 2014, pour sa 4^e édition, le festival invite la Suisse et s'oriente vers le thème de la collection.



Aurélien Gamboni, *On Balls and Brains*, carte à gratter, 15,3 x 22,8cm, 2011. Courtesy de l'artiste

Partenaire du festival – tout comme l'ambassade suisse –, le CCS propose deux projets. Une performance de l'artiste Aurélien Gamboni, *On Balls and Brains*, qui prend la forme d'une conférence-enquête menée à partir d'une célèbre scène de magie, *L'Escamoteur* de Jérôme Bosch (vers 1500). Ainsi qu'une table ronde sur le contexte artistique exceptionnel de Bâle, et plus particulièrement sur ses célèbres collections et ses institutions artistiques. Samuel Herzog, journaliste au *Neue Zürcher Zeitung*, s'entretiendra avec Martin Schwander, commissaire d'exposition invité à la Fondation Beyeler et Axel Gampp, privat-docent à l'Université de Bâle et professeur à l'École des hautes études de Berne.

Parmi les 252 événements prévus, le CCS en salue trois qui font écho à sa programmation. Un entretien entre le curateur Matthieu Poirier et l'artiste Olivier Mosset, à propos de la collection de ce dernier. Une conférence de Bice Curiger sur le *Diskurs in der Enge* (« Discours à l'étroit ») de Paul Nizon, suivie d'une discussion avec Tobia Bezzola à propos de deux figures majeures de l'art contemporain, Harald Szeemann et Jean-Christophe Ammann. Et le projet sonore de Denis Savary, *Étourneaux*, où deux performeurs sifflent la *Ursonate* de Kurt Schwitters à la manière d'un chant d'oiseau. ■

www.festivaldelhistoiredelart.fr

● ÉVÉNEMENT

30.05 – 01.06.14

Festival de l'histoire de l'art de Fontainebleau

SAMEDI 31.05.14

11 H 30 : Table ronde Bâle

13 H 30 : Performance Aurélien Gamboni



Lecture d'histoires

Le CCS invite l'artiste et auteur Jérémie Gindre pour la deuxième édition de la Nuit de la littérature. — Par Isabelle Rüf

● LITTÉRATURE

SAMEDI 24.05.14

DE 17 H À MINUIT

Jérémie Gindre

2^e Nuit de la littérature organisée par le FICEP (Forum des instituts culturels étrangers de Paris)

www.nuitdelalitterature.net

■ Installations, récits, conférences : quel que soit le média, Jérémie Gindre raconte des histoires. Ce jeune artiste suisse aime explorer des territoires encore peu défrichés. Les cinq nouvelles qui forment *On a eu du mal* sont nées d'une résidence aux Centres Interfacultaires en Sciences Affectives et en Neurosciences de l'Université de Genève. Ces récits déclinent des palettes d'émotions, en variant les registres. Le premier, *Variété des passions*, s'ouvre sur une belle image de *road movie* contemporain : les barbecues qui ont remplacé les marmites sur le feu des westerns roulent maintenant dans leur propre remorque sur les autoroutes et « le ciel d'été les teint en bleu ». Le garçon dont les parents s'obstinent à camper sous la tente déplore que sa famille soit « à la traîne des réalités » et lie amitié avec un garçon mieux équipé. Le regard nimbe d'ironie le monde idéal du camping, le langage lui-même, tout en clichés. Les relations mouvantes entre les deux garçons sont finement analysées. Les autres nouvelles montrent une collectionneuse de pommes de pin en difficulté avec les normes



Jérémie Gindre. © Patrice Normand

sociales ; un garçon enfermé sous une avalanche ; un handicapé qui ne perçoit plus que la moitié de son environnement ; enfin, un séminaire sur la mémoire rassemble une population hétéroclite au sein de laquelle il n'est pas facile de trouver sa place. L'hyperréalisme des décors fait ressortir le trouble qui gagne les personnages et le lecteur. ■

Isabelle Rüf collabore comme critique littéraire à la rubrique culturelle du quotidien *Le Temps*.

Insert de Nicolas Party

1^{er} page : *Portrait d'homme*, pastel sur carton, 65 x 50cm, 2013

Double page : *Paysage décoratif*, spray sur murs, détails, 2013

4^e page : *Portrait d'homme*, pastel sur carton, 65 x 50 cm, 2013

© Patrick Jameson

Moi J'Connais Records, le label qui gagne à être connu

En 2009, le groupe genevois Mama Rosin a créé le label Moi J'Connais Records. D'abord pour rééditer des pépites oubliées de la musique, puis pour produire des nouveaux groupes. Une aventure comme une chasse au trésor. Carte blanche au label, avec deux groupes invités.

— Par Stéphane Deschamps

• MUSIQUE

MERCREDI 21.05.14 / 20 H
Carte blanche au label
Moi J'Connais Records
avec Adieu Gary Cooper
+ Hell's Kitchen

■ Le 23 novembre dernier s'est ouvert à Genève un nouveau disquaire, qui ne vend que du vinyle et de la bonne musique (et sert aussi le café), sous l'enseigne Bongo Joe. Hommage à George « Bongo Joe » Coleman, un musicien de rue du Texas, qui dans la seconde moitié du siècle dernier chantait un genre de proto-rap dadaïste tout en jouant des percussions sur des bidons en métal. Bongo Joe est un des improbables héros de Robin Girod et Cyril Yeterian, noyau dur du trio genevois Mama Rosin, et fondateurs de la boutique de la place des Augustins. Ce lieu, aboutissement d'un rêve, ils auraient pu l'appeler Moi J'Connais Records, du nom du label qu'ils ont créé il y a une poignée d'années. Le groupe Mama Rosin, la boutique Bongo Joe, le label Moi J'Connais Records : trois jalons essentiels sur une carte aux trésors, trois étapes d'une aventure qui a commencé au milieu des années 2000, quand ces copains passionnés par le folk irlandais, les chants de marins et la musique de bar, sont tombés dans le grand chaudron vaudou des musiques magiques du Sud des États-Unis – cajun et blues pour commencer. « Quand on a commencé à tourner, on faisait des reprises cajun un peu trash. Dans les salles rock, les gens étaient cu-

rieux, ils voulaient savoir ce qu'on jouait, d'où venait cette musique. Alors on a commencé à faire des petites compils en CD, avec des morceaux qui nous avaient influencés », raconte Cyril. Au début, Mama Rosin est découvert, soutenu et inspiré par ce beau diable de Reverend Beat-Man, musicien culte et fervent missionnaire de la scène garage-rock suisse (et au-delà), qui sort les premiers disques de ses jeunes disciples sur son label Voodoo Rhythm. « On n'avait pas encore fait un concert qu'on enregistrerait déjà le premier disque avec Beat-Man. Nous nous sommes jetés dans ce réseau underground et nous avons rencontré plein de gens. C'était en 2007 et ça a changé notre vie : il nous a fait entrer dans un truc qui est plus que de la musique. »

Les aventuriers du vinyle perdu

Une sorte de vocation émerveillée, de passion militante sans retenue ni frontières, qui va pousser Mama Rosin à multiplier les enregistrements, les tournées (jusqu'au Brésil ou en Chine) et les projets croisés, puis à diversifier ses activités. Esthètes boulimiques de musique, Cyril et Robin découvrent en parallèle les disques des labels de réédition/compilation anglais et américains Honest Jon's, Mississippi Records ou Light in The Attic, qui exhument des pépites musicales du passé et les éditent dans l'écrin de beaux disques. « Il y a une esthétique

géniale dans ces labels, qui nous a inspirés pour franchir le pas. Nos petites compils sont devenues un label, de beaux objets avec des pochettes sérigraphiées. »

Mama Rosin a longtemps été étiqueté groupe cajun (le blues francophone de la Louisiane), voire cajunk (parce qu'ils le font dans un esprit plus punk que traditionaliste). Le nom du groupe vient d'une antique chanson de Louisiane, et celui du label d'une expression créole. Les choses ont commencé à changer avec

Bye Bye Bayou, le dernier album du groupe, enregistré à New York avec Jon Spencer et Matt Verta-Ray, deux légendes du rock. Mais les productions du label témoignaient, dès le début, de leur ouverture, de leur curiosité insatiable : on y trouve une compil de folklore du Sud de l'Italie, un vieux héros du calypso (Blind Blake), un groupe psychédélique brésilien (Os Brazoes), des



Hell's Kitchen © DR



Adieu Gary Cooper. © Ah Quech Production

chanteuses de blues (Jessie Mae Hemphill, Precious Bryant) ou le génial proto-hippie auteur californien Eden Ahbez... Quelque chose comme une idée large de la créolisation, bien au-delà de la musique de Louisiane.

Une dizaine de sorties cette année

Depuis 2009, environ vingt-cinq sorties ont imposé Moi J'Connais Records comme le label européen de référence sur le créneau du dépoussiérage de trésors oubliés. Un label comme une maison de confiance, avec des pièces différentes, mais des murs porteurs communs. Robin Girod : « On passe notre temps à bosser sur le label. On est tellement perturbés par ces morceaux perdus, ces gens géniaux oubliés, on veut leur rendre justice. Ce qui est intéressant, c'est que l'on s'est rendu compte, en enregistrant avec Mama Rosin, qu'on était baignés par les sorties du label, c'est devenu une inspiration pour notre propre musique. Ce qui relie tout ce qu'on aime et les sorties du label, c'est l'anti-mainstream, les histoires secrètes, cachées. Le label est devenu comme une carte au trésor : au fil du chemin, des mecs nous ouvrent leurs portes, partagent leurs propres trésors. » Et ça marche : pressés à 1 000 exemplaires en moyenne, vendus par correspondance, dans les concerts de Mama Rosin, chez quelques bons disquaires et désormais chez Bongo Joe, les disques Moi J'Connais Records sont aussi exportés en Angleterre et aux États-Unis, par les réseaux de distribution d'Honest Jon's ou Light in The Attic.

Fin 2012, Mama Rosin a franchi un nouveau cap, en sortant *Bye Bye Bayou*, son dernier album, sur Moi J'Connais Records, passant ainsi des rééditions à la production. Depuis, plusieurs groupes suisses actuels, et bien vivants, ont sorti leurs albums sur Moi J'Connais Records : Imperial Tiger Orchestra, Trionyx, Orchestre Tout Puissant Marcel Duchamp, Adieu Gary Cooper. Une grosse dizaine de sorties est prévue en 2014. Robin : « On le fait avec le sentiment d'avoir une mission, parce que le label est reconnu et qu'on a aujourd'hui suffisam-

ment confiance en nous pour en faire profiter d'autres groupes. C'est un mélange d'entraide, de respect, il y a une énergie commune incroyable. » Et assurément hors du commun.

Les invités du 21 mai Adieu Gary Cooper

Avant d'être un groupe genevois dont le premier album, *Bleu Bizarre*, vient de sortir sur Moi J'Connais Records (produit par Robin Girod de Mama Rosin), Adieu Gary Cooper était le titre d'un roman de Romain Gary, puis une chanson, la deuxième du premier album du groupe country-garage Perrine et les Garçons. Et c'est bien normal. Adieu Gary Cooper (qui s'est entretemps appelé Country Club) est un avatar de Perrine et les Garçons : trois membres en commun, le choix de chanter uniquement en français, et des chansons qui déambulent et titubent entre country psyché, rock garage et gouaille néo-yéyé. Le tout comme enregistré dans la voie lactée, sous une pluie d'étoiles filantes. Robin à propos d'Adieu Gary Cooper : « Le seul groupe en Suisse à faire ça, libre et bizarre. »

Hell's Kitchen

Retour aux sources : la toute première sortie du label Moi J'Connais Records était un 45 tours partagé entre Mama Rosin et Hell's Kitchen, comme un hommage de la nouvelle génération aux précurseurs de ce blues débridé et débraillé qui bouillonne aujourd'hui en Suisse. Depuis bientôt quinze ans et cinq albums, le trio a redéfini l'idée qu'on se faisait du blues en Europe, sculpté et cabossé à coups de percussions insolites (tambours de machines à laver, couvercles en métal), de guitares oxydées et de chant bronchitique, hanté par la liberté sauvage des pionniers du genre. Et Robin d'ajouter à propos de Monney B, le leader de Hell's Kitchen : « Un illuminé génial, le meilleur du monde sur scène. » ■

Stéphane Deschamps est journaliste à l'hebdomadaire *Les Inrockuptibles*.



Portrait de Carine Zuber par Yves Nussbaum dit Noyau, 2014.

Carine Zuber, la vie improvisée

Elle est la prêtresse dégingandée du jazz en Suisse. Programmatrice du Cully Jazz Festival, du club Moods à Zurich et même du Cosmojazz d'André Manoukian à Chamonix, voilà vingt ans qu'elle anime les nuits bleues d'un petit pays dont elle redoute le silence. — Par Arnaud Robert

■ « Cela me plaît beaucoup, bizarre hein ? » Carine Zuber ne raffole pas des métropoles. Elle a travaillé à Paris, s'y est installée par amour, a trafiqué dans une agence de musiciens, mais s'en est enfuie dès qu'elle a pu. De même pour Zurich. Elle hésitait beaucoup à présenter sa candidature à la direction de l'un des plus beaux clubs de jazz européen : le Moods. Elle craignait l'arrogance des hyper-urbains, le snobisme congénital, bref l'attitude. Depuis mai, elle a pris possession des lieux. Elle aime le tram. La rivière Limmat. La maison où elle vit, « remplie de gens qui bossent dans le cinéma ». Et son Schiffbau, une usine reconverte en théâtre et en scène musicale, où elle conduit à coups d'apéro et d'humeur égale une équipe de onze personnes, toutes vouées à la cause du bon son. Donc, Carine aime Zurich. En fait, c'était à parier. Un lieu qui lui permette enfin de faire chaque jour de l'année ce qui lui plaît le plus, dans une cité où la population est assez nombreuse et curieuse pour suivre ses folies : « J'aurais été complètement idiot de ne pas me jeter dans cette aventure. »

Elle accueille le visiteur sur le parvis de son église de brique, ce temple culturel zurichois, où, en ce moment précis, le décor d'une pièce est une immense arche de Noé suspendue. Le Moods partage son territoire avec le théâtre fondé par Christoph Marthaler lorsqu'il faisait régulièrement scandale parmi les abonnés de la cité. « Le son ne traverse pas, sauf parfois nos basses, mais on fait attention. C'est plutôt stimulant de vivre à proximité d'autant de créateurs. » Ce mélange de désinvolture soigneusement entretenue, d'alternatif assimilé, qui est la signature de Zurich.

« Au Moods, nous avons des moyens importants, un budget de 2,9 millions d'euros, dont 700 000 euros de subventions. Mais aussi près d'un concert par jour à programmer. C'est une petite fabrique qui reste profondément artisanale. » Elle a gardé cela, Carine. Depuis plus de vingt ans, depuis ses premiers concerts organisés à Bienne, depuis qu'elle frappait à la porte du Cully Jazz ou du Montreux Jazz pour y proposer ses petites mains bénévoles : le sens que le confort encombre, qu'il ralentit, qu'il faut garder en toutes choses un esprit d'improvisation, que la musique n'est pas affaire de rentiers mais d'industriels. Dix fois, elle a rejoué sa vie. En évitant soigneusement de construire une carrière de « manager » culturel, même si son profil en soi est déjà, dans ce pays, une carte de visite.

Une femme, jeune, bilingue, passionnée de musique. Beaucoup l'ont repérée immédiatement, dans les coulisses des spectacles, la mèche blonde qu'elle ajustait à tout bout de champ, une espèce de gourmandise dans l'œil à chaque fois qu'un chorus retentissait. Emmanuel Gétaz, le fondateur du Cully Jazz Festival, qui lui a laissé sa place en 2002, a vu en elle une sorte d'anomalie brillante : une directrice artistique qui ne lâche pas le cambouis, qui se balade avec son talkie-walkie dans les allées du festival, qui cause avec chacun, comprend l'importance centrale du bénévolat dans l'économie culturelle, aime des musiques très radicales mais saisit qu'il faut les panacher, sur l'affiche, avec des stars.

Carine fait son chemin. Elle travaille, oui, à Paris. Retourne en Suisse. Participe largement au triomphe mélomane d'Expo.02, l'exposition nationale que la plupart vouaient aux gémonies et qui n'a finalement laissé que d'heureux souvenirs. Elle est nommée pour diriger le groupe d'experts musique de la fondation Pro Helvetia où l'une de ses grandes contributions est d'avoir imposé une pause de midi pour interrompre les interminables séances. Elle était perçue comme « la Romande de service », vue du Nord. Une espèce d'exotisme fauve, une informalité viscérale dans les rapports humains. Et pourtant, ils l'ont vite compris : elle a, dans le travail, une voracité d'ogre et une exigence méticuleuse.

Au Montreux Jazz Festival, le fondateur Claude Nobs s'accompagnait toujours d'exécutants talentueux chargés de concrétiser, avec sueur et entêtement, les grands plans du maître. Carine Zuber est le contraire de cela. Lorsque le saltimbanque philosophe André Manoukian lui propose il y a quatre ans de créer un festival là-haut sur la montagne, à Chamonix, elle accepte en sachant qu'elle devra tout faire, jusqu'au dépliant imprimé, jusqu'au pique-nique alpin. Elle n'ignore pas non plus que l'essentiel du public félicitera André Manoukian pour sa parfaite organisation du Cosmo Jazz et que sa contribution à elle passera, pour l'essentiel, inaperçue. Honnêtement, elle n'en souffre pas. Il y a chez Carine Zuber une forme d'abnégation jouisseuse qui ne cesse de surprendre.

Au fond, elle aime deux choses. Le moment précis où elle prend le temps (deux minutes en général) de regarder le musicien qu'elle a programmé sur une scène qu'elle a bâtie. Avec ses vestes K-Way aux couleurs de la maison, sa clope vissée (entre deux sevrages), elle danse légèrement et jubile en silence. C'est assez étrange, même, de regarder quelqu'un qui a écouté tant de musique saisir exactement ce qui est en train de se tramer sous les projecteurs et en même temps d'attendre toujours le miracle : l'instant où la musique dépasse tout ce qu'on a entendu avant. Elle se souvient de Michel Petrucciani, cette émotion encore lovée tout au fond d'elle. Et puis, d'un Suisse, toujours au bord du précipice, Pascal Auberson, qui lui donne à chaque fois la chair de poule.

Une autre chose qu'elle aime : constituer une équipe, un comité d'organisation, gérer les egos, équilibrer les instincts jusqu'au moment où elle peut abandonner la machine culturelle à sa houle naturelle. Comme c'est le cas aujourd'hui au Moods. Quand elle est arrivée, le Moods sortait d'une période de crise, il lui fallait beaucoup réformer dans la dynamique du lieu. Elle a instauré l'apéro (c'est chez elle une politique). Et elle a repris en mains, boulon par boulon, la gestion du club. C'est son truc. Penser que le diable se loge dans les détails. Ne jamais estimer qu'un problème est trop petit pour elle. Elle a, comme conduite, une éthique très simple : « Un concert, c'est davantage qu'un concert. » Dans les festivals qu'elle conçoit, comme aujourd'hui à Zurich, elle aimerait que les lieux de musique soient des lieux

« Un concert, c'est davantage qu'un concert »

de vie. Que la nuit perdure après que le dernier musicien a joué le dernier morceau.

On la croise à 14 heures, pendant le festival de Cully. Elle sort à peine d'une nuit où elle a vu huit jams, quatorze concerts et qu'elle a épuisé tous les DJs de la place. Elle en veut encore. Elle vous reproche même d'être parti trop tôt. Carine Zuber a 40 ans cette année (même si c'est très malotru de l'écrire, cela met aussi en relief la richesse de sa trajectoire jusqu'ici), et elle se comporte encore comme l'ado démultipliée qui écoutait *Le Cinéma* de Claude Nougaro en pleurant avant de se jeter dans un concert de rock. Elle traîne son chien, une chienne, Bluebell, qui est vieille et rigolote et dont elle se sert pour approcher les musiciens américains les plus récalcitrants. C'est qu'elle les connaît tous : Ahmad Jamal, Charles Lloyd qu'elle emmène manger trois étoiles, Wayne Shorter, les ultimes manitous du swing. Elle pourrait se la jouer profil haut et ne se soucier que de la crème internationale. Elle n'aime rien tant qu'un petit Suisse qui émerge.

À Pro Helvetia, à Cully, à Chamonix, puis à Zurich, Carine Zuber est devenue pour la scène des musiques improvisées en Suisse une sorte de fée Clochette, un ange blond dont la voix s'efface après deux jours de festival et qui semble toujours au téléphone pour retarder le rendez-vous suivant. Elle vous vante pendant des heures la chanteuse Elina Duni, le pianiste Colin Vallon, elle vient de découvrir Julian Sartorius de Thoun ou Bounce de Berne, alors elle en fait la claque. Le pianiste veveysan Malcolm Braff est son plus-que-frère qu'elle place partout où elle plante son drapeau. « Je ne vois pas pourquoi les musiciens suisses souffriraient d'un complexe d'infériorité. Regardez le nombre d'artistes qui signent sur des

labels étrangers ou qui font une carrière internationale. Je suis fière de pouvoir défendre notre scène. » La Suisse ? C'est drôle, elle ne se pose pas la question.

« Je me sens d'abord biennoise, puis romande, puis éventuellement suisse. Suisse par la négative, surtout. Un Suisse n'est pas un Allemand, n'est pas un Français, n'est pas un Italien. Au-delà de cela, je ne sais pas comment nous définir. » Elle est pourtant à l'image de ce pays. Toujours dans le train. Oscillant entre deux langues dans la même phrase. Très internationale et en même temps complètement obnubilée par ses racines et les paysages de son enfance. Elle n'a jamais rien décidé à l'avance. Elle s'est laissée porter par les courants impérieux de la musique. Une vie improvisée, en somme. « Je ne sais jamais ce que je vais faire dans plus d'une année. Depuis que mes parents ont eu de gros problèmes de santé qui m'ont contrainte à reformuler ma vie, j'essaie de ne pas trop programmer. »

La programmatrice, justement. Elle vous enfle un dépliant du Moods dans la poche. Et un autre du festival de Cully. Des annulations successives, celles de Macy Gray et d'Ayo (avantageusement remplacées par Cody ChesnuTT et Saul Williams), l'ont sévèrement occupée ces temps-ci. « On ne risque pas l'ankylose dans ce métier. » Elle a aussi longtemps géré le Théâtre Soleure/Bienne – chaque fois qu'un événement doit être lancé ou un espace redressé, on commence par penser à elle. Carine Zuber, à la veille de la 32^e édition du Cully Jazz Festival, trépigne une fois de plus. Elle n'a jamais le trac. À deux doigts d'entrer sur une scène, elle n'a qu'une envie, d'y aller, de lancer la fête. Histoire que, jusqu'au bout, ses nuits soient à la hauteur de ses rêves. ■

PS : Étrangement, malgré tout ce qui est expliqué précédemment, elle est encore célibataire.

Arnaud Robert est journaliste, réalisateur et auteur. Il collabore régulièrement au quotidien *Le Temps* et à la RTS.

Carine Zuber
en quelques dates

1973 : Naissance à Bienne

De 1999 à 2000 : Collaboratrice dans une agence de musiciens à Paris

Dès 1999 : Programmatrice du Cully Jazz Festival

De 2005 à 2011 : Présidente du groupe d'expert « musique » de la Fondation Pro Helvetia

Dès 2010 : Programmatrice du Cosmojazz Festival à Chamonix

Dès 2013 : Directrice du Moods à Zurich

Yves Nussbaum

Yves Nussbaum, dit Noyau (né en 1963 à Neuchâtel), est illustrateur, en particulier de bandes dessinées. Il est professeur d'illustration à la Hochschule für Gestaltung und Kunst à Lucerne. Son style est notamment influencé par les peintures rupestres, l'art brut et la calligraphie japonaise.



07:00 AM
12:30 PM
09:00 PM

L'époque est fascinante, qui vous permet de disposer des outils les plus performants pour exceller dans votre métier. Depuis votre bureau, vous êtes en contact permanent avec vos pairs, vos partenaires, vos prestataires. A toute heure, de jour comme de nuit, Le Temps met à votre disposition, via vos instruments de travail, le fil de l'actualité du monde mais aussi les services et contenus à forte valeur ajoutée pour votre activité professionnelle.

—
L'ABONNEMENT NUMÉRIQUE
Accès illimité aux sites letemps.ch et app.letemps.ch
App iPhone / App iPad / App Android dès CHF 33.- TTC par mois

Pour découvrir et souscrire très facilement et rapidement à l'offre du Temps de votre choix – sur vos supports préférés – avec l'assurance de bénéficier d'une information d'une qualité inégalée, rendez-vous sur www.letemps.ch/abos ou composez notre numéro d'appel gratuit 00 8000 155 91 92.

LE TEMPS
MÉDIA SUISSE DE RÉFÉRENCE



ecav
école cantonale d'art du valais
schule für gestaltung wallis

summerschool

for young artists/art students
jeunes artistes/étudiants en arts visuels

Istanbul, 18 – 31 août 2014

Info/inscription:
ecav@ecav.ch ou www.ecav.ch

Hes-so
Haute Ecole spécialisée
de Suisse occidentale
Fachhochschule Westschweiz
University of Applied Sciences
Wallis/Switzerland



МАГИЯ РУССКОГО ПЕЙЗАЖА
MAGIE DU PAYSAGE RUSSE

Chefs-d'œuvre de
la Galerie nationale Trétiakov
Moscou
23 mai – 5 octobre 2014

mcb-a
MUSÉE CANTONAL
DES BEAUX-ARTS
LAUSANNE

www.mcba.ch

Avec le soutien du Consulat honoraire
de la Fédération de Russie à Lausanne

Ilia Répine, *Dans un champ*, V. Répine et ses enfants, 1879.
Galerie nationale Trétiakov, Moscou.

L'actualité culturelle suisse en France / Expositions



© Marc Bauer

MARC BAUER / DIERK SCHMIDT

Après une série d'expositions au Frac Auvergne, dont *Le Phare* s'était fait l'écho, Marc Bauer est invité par le centre d'art contemporain de Quimper à créer de nouvelles œuvres qui seront mises en dialogue avec des peintures de l'Allemand Dierk Schmidt. Tous deux partagent un intérêt pour le montage pictural à partir d'éléments historiques. Si Marc Bauer explore en noir et blanc le passé trouble de l'Allemagne des années 1930, les étrangetés de l'histoire du cinéma ou les fragments de souvenirs d'enfance reconstitués, Dierk Schmidt travaille, lui, en couleur, la représentation de l'Histoire, tant celle de l'héritage colonial que celle des techniques ou des figures de l'histoire de l'art. Denis Pernet
Quimper, Le Quartier, centre d'art contemporain, du 7 juin au 21 septembre 2014



© Courtesy de l'artiste et Galerie Peter Kichmann, Zurich

MARC-ANTOINE FEHR
Le Paysage sans fin

Les peintures grands formats de Marc-Antoine Fehr sont présentées dans l'imposante bâtisse romane de l'Hostellerie de Saint-Hugues à Cluny. Dans ce cadre exceptionnel, *Le Paysage sans fin* de l'artiste zurichois se déploie à travers l'espace. Œuvre infinie, constituée de séries de paysages peints sur des panneaux de bois de 7 cm de haut, alignés en bandes superposées, elle forme un environnement immersif où le paysage flirte avec l'abstraction. Cette œuvre-installation contraste avec les immenses toiles figuratives qui mêlent souvenir onirique et réalisme magique. Des références à Kafka côtoient des objets issus du quotidien, sublimés par un style intemporel qui emprunte au classicisme pictural. DP
Cluny, Hostellerie de Saint-Hugues, du 5 juillet au 21 septembre 2014



© Musée d'Art Moderne de Paris / Roger-Vollet

ADRIAN SCHIESS
Peinture

Si Adrian Schiess présente près de vingt ans de travaux au Frac PACA, il ne s'agit pas pour autant d'une rétrospective mais bien d'une « exposition d'auteur » imaginée par l'artiste comme une œuvre en soi. Les peintures industrielles sur bois ou aluminium placées au sol reflètent l'architecture du lieu dessinée par Kengo Kuma et sollicitent le corps du visiteur dans le processus de vision. Œuvre philosophique autant que phénoménologique, les peintures abstraites d'Adrian Schiess, tout comme ces impressions jet d'encre sous laque, invitent à une expérience singulière et restituent un univers qui évoque certaines figures de l'histoire de l'art. Ainsi émerge de manière sous-jacente la question de la représentation du réel. DP
Marseille, Frac PACA, du 23 mai au 31 août 2014



© BTA

BERNARD TSCHUMI

Le Centre Pompidou consacre une grande exposition à l'architecte Bernard Tschumi. Coïncidant avec l'ouverture du nouveau Parc zoologique de Paris, dont le Franco-Suisse a conçu la rénovation avec un jeu de filets qui encage les visiteurs, cette exposition est une opportunité unique de revenir sur près de quarante ans de théories, de concepts et d'architectures élaborés à travers le monde. À Bernard Tschumi, basé à New York, on doit entre autres le Musée de l'Acropole à Athènes, où il a également conçu la scénographie de la présentation qui s'axe sur trois aspects de sa position d'architecte : le chercheur, le constructeur et le passeur de culture. La rétrospective réunit près de trois cents dessins, croquis, maquettes et collages inédits. DP
Paris, Centre Pompidou, du 30 avril au 28 juillet 2014



© Pauline Boudry / Renate Lorenz

PAULINE BOUDRY / RENATE LORENZ
Journal Notes from Backstage

Le duo « suisse-berlinois » retourne à la Galerie Marcelle Alix avec deux de ses dernières installations, dont un film 16 mm transféré en vidéo qui rejoue une partition de la compositrice américaine Pauline Oliveros datée de 1971. Le titre *To Valerie Solanas and Marilyn Monroe in Recognition of their Desperation* évoque l'origine de la pièce musicale inspirée par la lecture du manifeste féministe radical écrit par Solanas en 1967 : *SCUM Manifesto*. Des chanteurs sont invités à choisir cinq tons et à les tenir le plus longtemps possible, puis à copier les modulations des uns et des autres. Le duo fait appel à une dizaine de performeuses et musiciennes dont Ginger Brooks Takahashi ou Peaches. DP
Paris, Galerie Marcelle Alix, du 21 mars au 17 mai 2014



© Courtesy de l'artiste Photo: Aurlen Mole

THOMAS HIRSCHHORN
Flamme éternelle

Dix ans après la célèbre et sulfureuse exposition *Swiss-Swiss Democracy* au CCS, Thomas Hirschhorn investit près de 2000 m² du Palais de Tokyo avec plusieurs agoras propices à toute une série d'activations avec le public : pièces de théâtre, conférences, lectures et débats. Plusieurs amphithéâtres, constitués de pneus, déployés autour de véritables braseros en activité, constituent l'installation et poursuivent la recherche d'une œuvre d'art participative et engagée sur les terrains politiques et philosophiques. Ici, la *Flamme éternelle* est aussi symbolique que réelle : elle vient éclairer la fonction délibérative de l'art et perturber l'institution en lui conférant un véritable rôle de forum public. DP
Paris, Palais de Tokyo, du 24 avril au 23 juin 2014



© Martin Aggrigio

PHILIPPE DECRAUZAT
MATHIEU COPELAND
Waywords of Seeing

Le Frac Île-de-France s'associe à Philippe Decrauzat pour une série d'événements et d'expositions pour la période 2014-2016. À cette occasion, l'artiste suisse poursuit sa collaboration avec le commissaire franco-britannique Mathieu Copeland et débute par *Waywords of Seeing*, une exposition qui réunit les musiciens et artistes David Cunningham et Morgan Fisher, les peintres minimalistes Marcia Hafif et Dan Walsh, ainsi que The Boyle Family, collectif anglais connu pour des œuvres murales qui reproduisent de véritables morceaux de rue. Cette exposition est précédée le 15 mai par la rétrospective des films de Ben Van Meter, pionnier du film psychédélique. DP
Paris, Frac Île-de-France, du 12 juin au 27 juillet 2014



© Courtesy Lang Baumann, Beautiful Steps #2

LANG / BAUMANN

Le duo suisse, spécialiste des interventions dans l'espace public et des propositions architecturales et sculpturales héritières des utopies des années 1960, intervient dans deux églises mitoyennes disposées en enfilade et converties en centre d'art. Une grande structure rouge propose un tunnel qui mène directement de l'entrée de l'édifice vers la sortie de la seconde église. Long de près de 25 mètres, le boyau se ressert à l'extrême en son centre et laisse tout juste la place du passage. Comme un hommage aux installations minimalistes, l'architecture-sculpture de Lang/Baumann contraste ici avec le style gothique du lieu et prolonge la réflexion sur l'impact psychologique des espaces imposants ou confinés. DP
Chelles, Les Églises, centre d'art contemporain, du 25 mai au 20 juillet 2014

Manon Bellet
L'onde d'une ombre
du 21 mars au 1er juin 2014

Manon Bellet
L'onde d'une ombre
du 21 mars au 1er juin 2014

Musée Jenisch
Vevey

Musée Jenisch
Vevey

association pour la scène contemporaine
genève

adc

THE BITTER
END OF ROSEMARY
DADA MASILO

27 ET 28 JUIN 2014 À 19H
À L'ADC DE GENÈVE
82-84 RUE DES EAUX-VIVES
CH-1207 GENÈVE

INFORMATIONS ET RÉSERVATIONS
FLUX LABORATORY
TÉLÉPHONE +41 22 308 14 50
AGENDA@FLUXLABORATORY.COM
WWW.FLUXLABORATORY.COM

FLUX

LABORATORY

LES
FLEURS
DU MAL

DE BAUDELAIRE
BRIGITTE FONTAINE
& ARESKI BELKACEM
CONCEPTION & MISE EN SCÈNE
FRANÇOISE COURVOISIER

AVEC ROBERT BOUVIER, CÉDRIC CERBARA
AURÉLIE TRIVILLIN
COPRODUCTION LE POCHÉ GENÈVE
LE PUBLIC, BRUXELLES
COMPAGNIE DU PASSAGE, NEUCHÂTEL

5 > 25 MAI 2014
THÉÂTRE LE POCHÉ
www.lepoche.ch

L'ENSEIGNEUR
Jean-Pierre Dopagne / Martine Jeanneret
avec Patrick Lapp
10 > 19 juin 2014

L'actualité culturelle suisse en France / Scènes



© Schöle

DONEDA & KOCHER

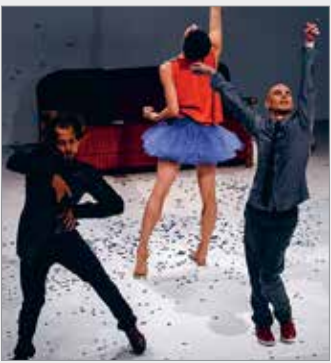
Jonas Kocher n'appréhende pas l'accordéon comme un instrument spectaculaire. Mais comme une pochette à interactions sonores, à infinis bruissements. Son duo avec le saxophoniste Michel Doneda repose sur l'écoute des pulsions sporadiques manquées puis martelées. Dans son travail avec la musique électronique, il dialogue avec des infrasons comme des cliquetis d'insectes, il actionne l'instrument en machine à catapulte l'instant. Quand l'un grogne, l'autre, en fréquences, produit du goutte-à-goutte. Le saxophoniste et lui aussi ami de l'électronique Hans Koch amène son énergie free rock à l'aventure et nous captive. Ce type de performance tient du recueillement, de l'attente, puis le son profond arrive et on comprend la fringale. **Alexandre Caldara**
Lyon, Le Périscope, le 26 mai 2014



© Anne Bloom

MARC PERRENOUD TRIO
Vestry Lamento

Rond, manufacture, élégant. Avec son nouvel opus *Vestry Lamento*, le trio de Marc Perrenoud propose un jazz apaisé, travaillé. On songe à un autre trio, celui du maître américain Kenny Barron. Il faut aussi relever les couleurs de chaque instrument, le remarquable enregistrement studio. La contrebasse de Marco Müller emplit l'espace de ses notes tenues. Cyril Regamey ose des fragments de percussions un peu différents. Le pianiste compositeur joue souvent rectiligne, alors que son vibrato et ses résonances secrètes valent le détour. Le son d'ensemble reste sage, bien élevé. La formidable écoute des trois musiciens peut, sur scène, les entraîner ailleurs, vers des phases grondantes ou du murmure, et de l'insoumission rock et sombre. **AC**
Paris, Le Sunset-Sunside, le 27 mai 2014



© Margaux Kolly

MARTIN SCHICK
ET DAMIR TODOROVIC
Holiday on Stage

Holiday on Stage est une enquête performative explorant les mécanismes du pouvoir et les forces de séduction qui parcourent notre société occidentale. Jonglant avec les clichés, les références et l'esthétique inspirés de notre vie quotidienne, cette adaptation théâtrale propose d'engager une réflexion contradictoire empreinte d'humour ayant pour objet les politiques de l'avenir, l'économie humaine, le cyber-féodalisme ou, pour dire plus simplement, la beauté, le luxe et sa défense. Avec *Holiday on Stage*, Martin Schick continue de questionner les limites et les possibilités de l'espace performatif. **CCS**
Montreuil, Nouveau Théâtre, du 13 au 14 juin
Rencontres chorégraphiques de Seine-Saint-Denis



© Pierre Acobas

ORCHESTRE TOUT PUISSANT
MARCEL DUCHAMP Rotorotor

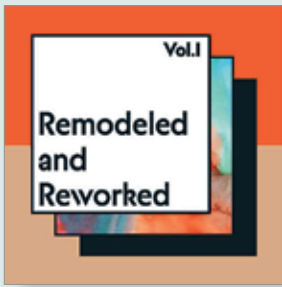
À l'avant-scène, un trombone, un violon, une guitare électrique. Puis en deuxième rideau, un marimba, une batterie et une contrebasse. Bruits de la forêt, voix fragile et incantatoire pour remuer tout cela. La fête se transmet avec douceur et se prend pour la fée Clochette. La peau des « Elephants », un des morceaux fétiche du groupe, sent le bois et le courant alterné. Changements rythmiques incessants, volonté de faire danser avec des mantras entêtants. On aime quand le groupe se réunit en cercle sur « Slide » pour une transe personnelle, quand le trombone laisse traîner lascivement la note et que les autres reviennent mélodiquement dans la danse. Décontraction et profondeur rythmique ne font qu'un. **AC**
Strasbourg, Galerie Stimultania, le 6 juin 2014

ANNA AARON
Neuro
Discograph

Trois ans. C'est le temps qu'il aura fallu à Anna Aaron pour sortir ce deuxième album après *Dogs in Spirit*. Pas pressée, la Suisse a pris le temps de s'entourer de pointures comme David Kosten à la production ou le talentueux Jason Cooper (batter de The Cure). Pour ce nouvel opus, la chanteuse a trouvé l'inspiration dans la lecture de *Neuromancer* de William Gibson, ouvrage culte de la science-fiction. Le résultat est un voyage lunaire où le piano et la voix de l'artiste servent de base aux autres instruments. C'est le cas de l'envoûtant et premier titre « Case ». Puis le single « Stelling » qui nous propulse un peu plus loin encore dans l'espace. Enfin « Girl » nous entraîne dans une chevauchée sur les collines de Mars, quand le titre « Off » nous maintient en apesanteur. **CCS**

ALAIN WEBER
Le Grand Tour
Poor Records

Le tourisme revenu du fond des âges. Ou plutôt *Le Grand Tour* revisité par le compositeur franco-suisse Alain Weber, nous plonge d'emblée dans une lutte entre le poème symphonique et des notes de clavier solitaire. La plupart de ses vignettes sonores dressent un arrière-plan musical planant puis se décentent à travers des motifs opposés. Humour et langueur se donnent la main. Parfois l'emphase s'incruste dans la musique puis repart en légèreté. Cela semble réfléchi et en même temps griffonné au bord d'une table. La sophistication sucrée fait partie du jeu et les instruments mutants qui ne sonnent pas comme d'habitude aussi. Élégance et déglingue pour une aventure sonore bien plaisante. **Alexandre Caldara**

REMODELED AND REWORKED Vol.1
Creaked Records

Quelle meilleure manière pour un label que de célébrer son anniversaire en sortant une compilation de ses meilleurs morceaux. C'est exactement le but de *Remodeled and reworked Vol.1*. Pour fêter ses six ans, le label suisse Creaked Records reprend ses meilleures productions et les passe entre les oreilles expertes de beatmakers talentueux – Lusine, Mike Slott ou Chief 'Lova Lova' pour ne citer qu'eux – pour un dépoussiérage des plus festifs. De l'électro à la minimale en passant par le hip-hop, les morceaux provoquent chez l'auditeur une furieuse envie de faire la fête. Et comme il n'y a pas d'anniversaire sans surprise, les membres du label ont eu la bonne idée de glisser, dans la compilation, trois titres inédits de leurs artistes. Happy birthday Creaked Records. **CCS**

WE INVENTED PARIS
Rocket Spaceship Thing

Parlons de pop assumée venue d'un collectif formé de musiciens suisses allemands et européens au titre naïf ou prophétique : We Invented Paris. Leur deuxième album singe souvent la pop standardisée. Autant être clair et pourtant... Comme la machine à vapeur, mélange de technique et de cœur sur la pochette du disque, on veut croire à la sincérité du propos. Un grain de voix voilé. Une batterie qui sonne mat. Quelques introductions de morceaux différentes et atmosphériques. Ils culminent dans le titre « Zeppelins ». Et surtout « Requiem » construit autour d'un harmonium lancinant et de cette voix lasse. Plus ici de séduction et de refrains attendus, mais bien l'émotion essentielle. C'est dans le minimalisme épuré que le groupe trouve une singularité. **AC**



© Simon Letellier

YILIAN CANIZARES & OCHUMARE
Flor de Algodón

En juin 2012, ils avaient fait souffler un vent tropical sur la scène du CCS. Depuis la sortie de leur dernier album *Flor de Algodón*, Yilian Cañizares et Ochumare ont repris la route pour offrir à leur public un nouveau voyage à petit prix aux Caraïbes. La voix chaleureuse de la chanteuse d'origine cubaine fait grimper le thermomètre, en traversant d'un bond les mémoires de Chopin, de Chucho Valdés, tout en passant par le jazz de New York, pour finalement toucher l'audace impérieuse des cérémonies de la santería. Pendant ce temps, « la Gorda », surnom donné à la basse de David Brito, et les rythmes endiablés de la batterie et des percussions de Cyril Regamey accompagnent cette canicule sonore aux couleurs d'arc-en-ciel. **CCS**
Meslay, Festival Atelier Jazz, le 31 mai 2014



© David Houncheriger

KADEBOSTANY
Pop Collection

À voir les salles de concert bondées, on ne peut pas douter de l'efficacité du dernier album du groupe Kadebostany. La réussite des shows « kadebostaniens » réside dans la parfaite reproduction de l'univers de l'album concept *Pop Collection*. On retrouve les néons, des lumières bleues, les fumigènes et les drapeaux de l'identité visuelle conçue par le collectif Super Mafia. Pour la partie musicale, les beats électro de Kadebostan, président autoproclamé de la région autonome du même nom, sont accompagnés par la voix enivrante et énergique de la diva Amina. Le tout est rythmé par des cuivres et une guitare électrique qui plongent le spectateur dans un voyage sonore et visuel. **CCS**
Grenoble, Magic Bus Festival, le 24 mai 2014



© Spierri

SIMONE AUGTERLONY
After Life

Dans *After Life*, le danseur Nic Lloyd et la chorégraphe basée en Suisse Simone Augterlony incarnent sur scène des représentations iconiques du corps et de l'âme. Ils s'interrogent sur une conceptualisation contemporaine du corps et sur les extensions possibles de ce corps après la vie. Ils aiment l'idée d'un corps en mutation dans lequel l'âme résiderait. Ils traitent physiquement les étapes de (dé) composition dans l'idée de rendre au corps une histoire étendue, corps qui continuera à se transformer et à exister après la mort. Ils tentent de répondre à la question : comment les énergies de la vie résonnent-elles quand il n'y a plus de corps pour les incarner ? **CCS**
Saint-Denis, La Chaufferie, du 24 au 25 mai
Rencontres chorégraphiques de Seine-Saint-Denis



© Louise Roy

CINDY VAN ACKER
Drift

En 2005, Tamara Bacci reprend un solo originellement conçu et dansé par la Suisse Cindy Van Acker. Cette première rencontre est le début d'une intense collaboration entre les deux femmes. Le mot « drift » signifie aussi bien « dérive » en anglais, que « pulsion » en néerlandais. La pièce navigue entre une écriture conduite par la force intérieure et une composition où les mouvements s'imposent au corps dans une sorte de chaos maîtrisé. En français, « drift » désigne les matériaux charriés par les glaciers ; une idée reprise par la scénographie, aux lumières douces et froides, en écho à la dualité fondatrice de cette partition chorégraphique. **CCS**
Pantin, Centre national de la danse, du 14 au 16 mai
Rencontres chorégraphiques de Seine-Saint-Denis

PASCAL GRECO ET GOODBYE IVAN
Nowhere
Poor Records

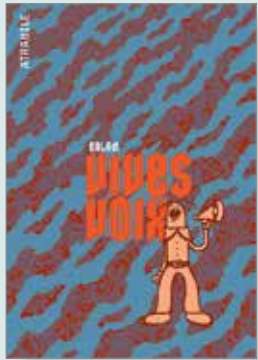
Comment ne pas saturer un documentaire avec une voix off ? La question qui taraudait de nombreux cinéastes ethnologues est réglée par Pascal Greco dans *Nowhere*. Il confie l'ensemble de la narration au musicien Goodbye Ivan pour un résultat expérimental dans la douceur et une cohérence rythmique. Mais le film en osmose avec la musique devient véritablement captivant vers la fin, quand il oublie les torrents d'images, de lumières et de sons. Arrive dans le chant une pelisse qui protège une femme âgée de la pluie. Elle flotte doucement dans le réel de la rue. La caméra suit ce personnage à une belle distance, elle semble sans protection. Le piano lent contemplatif et un cymbale au crissement doux l'emballent pudiquement. **AC**

ROMAN SIGNER Films super-8
La nature comme atelier
MetisPresses

Entre 1975 et 1989, fasciné par les forces, les courants, la pesanteur et sa négation, Roman Signer a réalisé plus de 200 films super-8 (sans son) immortalisant ses actions. Sélectionnés par les deux éditeurs, quarante-six d'entre eux et une série de « Restenfilme » (chutes, suppléments et ratages) se trouvent aujourd'hui réunis sur un DVD glissé dans un petit livre. Ici, c'est une sorte d'animal (un ballon) qui, comme par magie, surgit de la neige, ailleurs, un cube qui s'envole ou un simple objet qui zigzag, emporté par le vent. Une plongée revigorante dans l'univers impertinent et ludique de cet artiste artificier qui se considère comme un sculpteur et qui, dans le long entretien qui clôt l'ouvrage, évoque son parcours avec rigueur et modestie. **Mireille Descombes**

THIERRY GROENSTEEN
M. Töpffer invente la bande dessinée
Les Impressions nouvelles

Plus personne ne met en doute qu'un Genevois se trouve à l'origine du 9^e art, dès 1827. Thierry Groensteen propose la réédition très enrichie d'une publication parue il y a vingt ans. Rodolphe Töpffer y est saisi dans la continuité historique. Son art et sa technique se voient finement analysés. Ceux qui pensent qu'il dessinait à la plume feraient bien de lire cet ouvrage aussi savant qu'illustré. Découpage, idées fixes, humour graphique, voix narrative, parodie, poétique du grotesque forment les marches qui donnent accès au génie de l'auteur de M. Vieux Bois. Ses héritiers les plus directs, Cham et Gustave Doré, font bien sûr partie du voyage. Qui comprend aussi, ce n'est pas rien, les écrits théoriques de Töpffer. **Michel Rime**

BALADI
Vives Voix
Atrabile

De prime abord, tout paraît simple chez Baladi. Le trait glisse, délie, sur le papier. Style débonnaire et quelle liberté dans la façon d'inscrire les cases dans la planche ! Il pratique la bande dessinée organique. Puis, en se glissant dans le récit, il s'avère que la bonhomie de l'histoire comporte des doubles-fonds. La simplicité n'est qu'apparente, à l'image des virtuoses qui semblent caresser leur instrument. Baladi, le Genevois de Berlin, est un poète. Il nous plonge dans le désespoir amoureux, nous inonde de larmes. Mais son propos, telle la vie, prend la tangente. Le voici qu'il actionne aussi la corde politique. Et son humour désarmerait un commando de barbons prêt à descendre le moindre éclat de rire. **MR**

Librairie
du CCS

L'actualité éditoriale suisse / Arts



ERIK STEINBRECHER
Art Lover
Nieves

Erik Steinbrecher développe une pratique qui s'articule autour de la sculpture, de l'architecture et de la photographie. Il s'est également fait connaître par ses livres d'artistes. Depuis l'époque de ses études, il a constitué une collection d'images trouvées, de caractère souvent fragmentaire, qu'il recombine en différents arrangements. Publié à l'occasion de son exposition à l'ETH de Zurich, ce petit opuscule réunit une sélection d'études sur papier réalisées depuis les années 1980. Des griffonnages, des collages, des croquis, des éléments décoratifs, des fragments de corps qui témoignent du goût de Steinbrecher pour les traces, les débris, les empreintes, le banal, le presque rien. À s'approprier comme un rébus. **Mireille Descombes**



LES FRÈRES CHAPUISAT
In Wood We Trust/Erratique
TATSA

L'un vert, l'autre marron, ces deux ouvrages aux couleurs du paysage renvoient par le texte et l'image à la démarche ludique et festive des Frères Chapuisat. Deux livres singuliers, comme le travail de ces plasticiens inclassables. *In Wood We Trust* évoque leurs désormais fameuses installations en bois aux allures de gigantesques cabanes habitables, interventions organiques réalisées dans divers lieux d'exposition. *Erratique* présente deux versions d'une œuvre apparemment totalement opposée : un faux rocher en béton armé installé dans un parc et sur une plage, espace clos dans lequel on pénètre par une toute petite ouverture pour contempler le ciel à travers de minuscules orifices comme dans un planétarium archaïque. **MD**



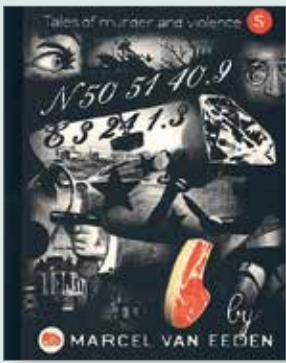
URIEL ORLOW
Unmade Film
Edition Fink

Unmade Film n'est pas un film, même s'il en réunit les différents éléments et en épouse le langage. Il s'agit en quelque sorte d'un « film à venir » dont le processus constructif (repérages, script, story board...) est présenté et comme mis à plat dans plusieurs expositions – dont celle au CCS en 2013 – et un livre. Développé entre 2011 et 2013, le projet d'Uriel Orlow interroge la mémoire du village palestinien Deir Yassin, le lieu d'un massacre en 1948 sur lequel a été édifié peu après un hôpital psychiatrique destiné aux survivants de la Shoah. Le matériel audiovisuel réuni autour de cette histoire tragique intègre des échanges et des collaborations développées avec des historiens, des psychologues, des musiciens, des acteurs et des enfants. **MD**



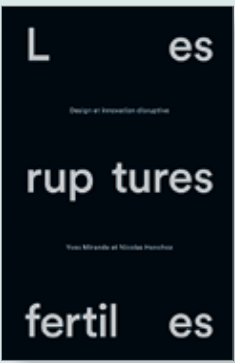
DENIS SAVARY
JRP|Ringier

Des poupées géantes recouvertes de fourrure en hommage à Oskar Kokoschka, une maison miniature, des dessins, des objets à l'identité incertaine, des vidéos qui scrutent l'infime, le tout truffé de références et de citations. L'artiste suisse Denis Savary envisage sa démarche un peu comme l'écriture d'un roman composé de multiples histoires enchâssées. Une trame narrative traverse le tout, chaque œuvre conserve néanmoins sa vie propre. Pénétrer dans son travail demande donc un peu de souplesse, la capacité à cueillir l'attente, une certaine aptitude au lâcher prise. Publiée en collaboration avec le Centre d'art contemporain de la Ferme du Buisson, cette monographie inclut, entre autres, un entretien avec le critique d'art et écrivain Jean-Yves Jouannais. **MD**



MARCEL VAN EEDEN
Tales of Murder and Violence
Idea Books

Noirs, denses, hypnotiques, inquiétants, mais pleins d'humour aussi, les dessins du Hollandais basé à Zurich Marcel van Eeden (né à La Haye en 1965) nous emmènent dans un univers directement inspiré par les films noirs, leurs rythmes, leurs tensions et leurs atmosphères oppressantes. À la fois sobre et très classe, ce gros ouvrage cartonné présente une sélection de ses séries de dessins les plus récentes. Une sorte de roman graphique éclaté où les faits historiques se mêlent à la fiction et où les fils narratifs et les temporalités s'entremêlent. On y parle beaucoup d'art et d'architecture et l'on y croise des héros à la personnalité mouvante qui voyagent entre l'Inde, l'Espagne ou la Turquie des années 1930 et leurs rêves respectifs. Superbe et déroutant! **MD**



LES RUPTURES FERTILES
Yves Mirande et Nicolas Henchoz
Presses polytechniques
et universitaires romandes

Quel rôle pour le design dans le monde de l'innovation la plus radicale ? La question est complexe. Sous-titré « Design et innovation disruptive », cet ouvrage se propose d'y répondre en s'appuyant sur l'expérience menée, depuis 2007, par l'EPFL+ECAL Lab, un laboratoire de l'École polytechnique fédérale créé avec la complicité de l'ECAL pour explorer, par le design, le potentiel des technologies émergentes. Alternant références historiques, présentation du contexte, entretiens avec diverses personnalités et présentations de projets concrets, les auteurs rappellent aussi que « le numérique entretient encore un rapport juvénile avec la société » et que « tout n'évolue pas aussi vite qu'on le pense ». **MD**



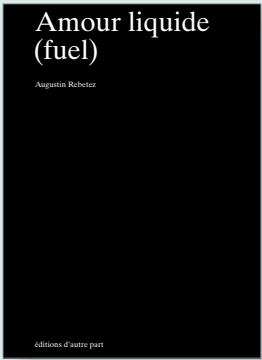
DAVID WEISS
Nine Books 1973-1979
Edition Patrick Frey

Un coffret toilé, contenant neuf fac-similés de carnets de dessins : un délice pour l'amateur de livre d'artiste ! Ce très bel objet permet de découvrir les recherches foisonnantes et peu connues développées par celui qui, en duo avec Peter Fischli, acquerra une notoriété internationale dans les années 1980. Du *Comix* initial aux encres quasi abstraites évoquant l'aube, en passant par une ode à la pluie, de fascinantes compositions noires laissant de simples lignes en réserve, des fleurs, l'intimité de la salle de bain ou la figure féminine, les pages croquent le quotidien dans une belle diversité de styles et avec une fantaisie délicate. Ce travail singulier recèle un esprit, un humour et une poésie qui caractérisent aussi le travail de Fischli/Weiss. **CCS**



PETER ZUMTHOR 1985-2013
Réalizations et projets
Scheidegger & Spiess

Un événement ! Cinq volumes reliés en toile grise, sous coffret, 856 pages, des centaines de photographies, dessins, plans et esquisses. Très attendue, l'importante monographie consacrée au Grison Peter Zumthor, lauréat du prix Pritzker 2009, est enfin disponible. On y trouve un catalogue complet de ses œuvres, avec bien sûr les fameux Thermes de Vals, le Kunsthau de Bregenz, le Kolumba Kunstmuseum de Cologne, mais également son propre atelier et certains projets inédits. Dans son introduction, l'architecte, qui signe tous les textes, rappelle son goût de toujours pour « les espaces possédant une atmosphère dense » et son souci primordial de trouver « la forme juste pour le lieu et le problème posé ». **MD**



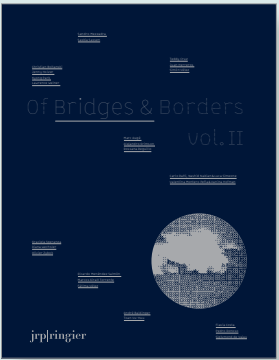
AUGUSTIN REBETEZ
Amour liquide (fuel)
Éditions d'autre part

Des mots en majuscules, des images qui gesticulent, des formes qui fondent, flanchent, s'épanchent en réticules. Un certain goût, aussi, pour les fils, les réseaux, les circuits, tout ce qui s'allie, se relie, s'organise. Né en 1986, le Jurassien Augustin Rebetez est photographe de formation, lauréat, entre autres, du Grand Prix international de photographie de Vevey 2013-2014. Il travaille aussi pour le cinéma, pratique la sculpture et, comme dans ce livre d'artiste, se réfugie parfois dans le dessin pour lui confier ses humeurs et ses élans. Noire de trait, mais pleine d'humour, une déclaration d'amour liquide à une fillette filante aux valises violettes, à une petite planète que l'on imagine, peut-être, vivant « au rez-de-chaussée des alouettes ». **MD**



LUCIANO CASTELLI
Self-Portrait
Edition Patrick Frey

Complice des jeunes fauves berlinois, ce peintre suisse a incarné de manière flamboyante le retour à la figuration dans les années 1970. C'est à ses autoportraits photographiques que l'on s'intéresse dans cet ouvrage qui accompagne son exposition à la Maison européenne de la photographie à Paris. Influencé par un séjour à Hollywood, Luciano Castelli n'a qu'une vingtaine d'années quand il commence à poser devant la caméra. Il s'y montre déguisé, travesti, jouant avec la provocation et la confusion des genres, transformé en diva glamour ou en créature androgyne. Virtuoses, surréalistes, ces autoportraits mettent en lumière une part injustement méconnue de son œuvre et lui mérite d'être redécouverte avec un regard neuf. **MD**



SIGISMOND DE VAJAY (ED.)
Of Bridges & Borders vol. II
JRP|Ringier

Ce projet de l'artiste suisse Sigismond de Vajay réunit écrivains, architectes, artistes, curateurs, philosophes et sociologues autour des thèmes de la proximité, de la différence, de la comparaison, de la contradiction. Sorte de catalogue d'exposition sans exposition, le projet entend offrir d'autres approches de ces thématiques et des lectures privilégiant les ponts plus que les frontières. Le deuxième volume est désormais disponible. Il comporte, entre autres, une contribution de Marc Augé sur le symbolisme de la frontière, des travaux des plasticiens Jenny Holzer et Lawrence Weiner, ainsi qu'un beau texte de Fátima Véléz sur le jardin de son père, l'architecte Simón Véléz, fameux pour ses constructions en bambou. **MD**



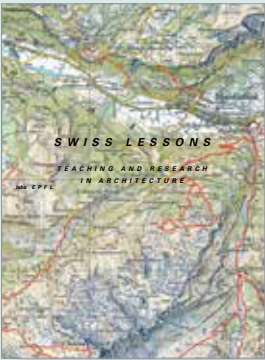
JÉRÔME LEUBA
Battlefield
JRP|Ringier

Jérôme Leuba se dit « fasciné par le flux d'images et la façon dont la société génère, gère et digère ses propres représentations ». Ces images, il se les approprie ou en fabrique à son tour. Il organise aussi des sortes de performances pour alimenter sa série des « battlefields », un champ de bataille bien particulier où le sens et les sens se retrouvent constamment bousculés. En regardant ces images faussement banales, on prend conscience qu'après le 11 septembre 2001, un homme qui se penche à la fenêtre d'un building ne peut plus rester anodin, qu'un attroupement suscite aussitôt la curiosité même s'il se fait autour du vide et qu'un joli « golf » vallonné avec son petit drapeau rouge peut être une photographie prise à Verdun. **MD**



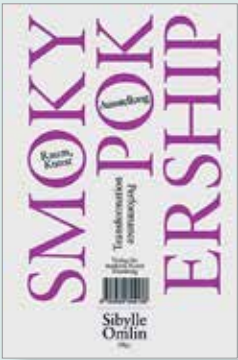
MARION TAMPON-LAJARRIETTE – ELISA LARVEGO – DAMIÁN NAVARRO
Fondation AHEAD, coll. Service après-vente

Le point commun entre Marion Tampon-Lajarriette, Elisa Larvego et Damián Navarro ? Tous trois sont diplômés de la Haute École d'art et de design – Genève (HEAD) et développent depuis « une aventure de création réellement singulière ». Un parcours et des qualités qui leur valent de figurer dans la collection de monographies Service après-vente éditée par la Fondation AHEAD. À travers la vidéo, Marion Tampon-Lajarriette explore ce qui se dit et s'invente au milieu des images. Plus proche du reportage, Elisa Larvego partage et documente le quotidien de communautés qui ont choisi de vivre en marge de la société. Damián Navarro, lui, voyage entre travaux sur papier et objets pour créer des constellations visuelles. **MD**



SWISS LESSONS – Teaching and Research in Architecture
Laba EPFL

Partant de l'évolution démographique récente, en lien notamment avec l'accord sur la libre circulation des personnes de 2002 entre la Suisse et l'Union européenne, *Swiss Lessons* analyse les effets potentiels de cette nouvelle donne sur l'accroissement futur de la population helvétique. Pour le lecteur, c'est aussi l'occasion de découvrir les méthodes de recherche et d'enseignement développées au Laba, un studio satellite de l'École polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL) établi à Bâle. Outre cartes, plans et graphiques, l'ouvrage inclut dix projets architecturaux développés par les étudiants. Au menu, un pont habitable à Bâle, une cave viticole au bord du lac de Thoun et un centre de thérapies naturelles à Loèche-les-Bains. **MD**



SMOKY POKERSHIP
Perform the Exhibition Space
Verlag für moderne Kunst Nürnberg

Fruit d'un symposium organisé en 2011 à Sierre par l'École cantonale d'art du Valais (ECAV), ce livre (bilingue anglais/allemand) interroge les relations entre performance et installation dans le contexte de l'exposition d'art contemporain. L'approche performative serait-elle capable de renouveler le modèle statique de l'exposition ? Comment conserver d'une performance, de son action et de sa matérialité quelque chose de plus riche et durable qu'une simple photographie ? Comment une performance peut-elle se transformer en installation et s'inscrire dans une autre temporalité ? Ce sont quelques-unes des questions qui ont été abordées par les participants au colloque que l'on retrouve dans ce livre. **MD**



FABRICATE
Negotiating Design and Making
Gta Verlag

Quels liens l'architecture contemporaine entretient-elle avec les nouvelles méthodes de production ? Comment celles-ci influencent-elles le design d'une construction et la relation entre l'idée et le bâtiment ? Ces questions, et beaucoup d'autres, ont été au centre d'une série de conférences consacrées au rapport entre conception et fabrication. Une réflexion d'autant plus importante avec l'évolution rapide des technologies de fabrication digitales. Savant et complexe, ce livre prolonge le débat et analyse une série d'exemples relevant davantage de la structure expérimentale que de l'architecture classique et habitable. Un monde où les robots jouent les premiers rôles et parfois même se transforment en objets volants. **MD**



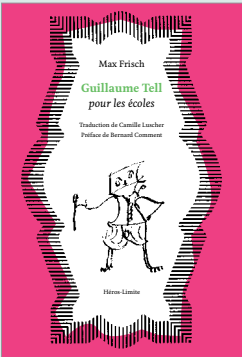
L'actualité éditoriale suisse / Littérature



ARIELLE MEYER MACLEOD
Tourner la page (avec Balzac)
Zoé

Elle a bientôt 50 ans, l'homme qui partage sa vie depuis dix ans et dont elle a un enfant la quitte. Quoi de plus banal? Que faire de ce carnage? Cet abandon ravive ceux qui ont précédé, jusqu'à la mort du père. Une famille ravagée, décomposée, une vie à « refaire », des enfants ballottés, et l'inacceptable: le regard de l'amoureux s'est détourné, il ne voyait qu'elle, il ne la voit plus. Arielle Meyer MacLeod est dramaturge, enseignante, chercheuse: impossible pour elle de raconter son histoire avec les mots de tous les jours. Cette autofiction revendiquée, elle la met en parallèle avec la nouvelle de Balzac qui ouvre *La Comédie humaine*, *La Maison du chat-qui-pelote*. Une jeune femme de condition modeste est prise en

otage par le peintre qui est amoureux d'elle. Il l'épouse, peint le portrait qui le rend célèbre et abandonne le modèle. Elle en meurt: une femme réifiée et détruite. À l'opposé, Arielle n'est pas facilement anéantie, elle a la ressource de la pensée et des mots pour l'exprimer. Elle sait qu'en fixant son histoire, elle la fige, lui octroie une seule vérité, celle qui lui permettra de tourner la page. Avec Balzac, mais aussi avec Paul Ricoeur, l'historien d'art Victor Stoichita, Pierre Pachet, Kleist, Lacan. Et, bien sûr, Camille Laurens et Annie Ernaux qui l'ont précédée dans cette voie. Elle tente, avec cet arsenal référentiel, d'éviter les pièges de l'amertume et de la lamentation, de transcender la souffrance pour en distiller de la littérature. **Isabelle Rüf**



MAX FRISCH
Guillaume Tell pour les écoles
Héros-Limite

L'arbalète de Guillaume Tell est aujourd'hui encore garante de la qualité suisse, et le mythe du montagnard rebelle toujours vivace. En 1971, Max Frisch s'attaque à la légende avec l'ironie qui fait sa force. Le contexte politique se prête à l'exercice, comme le rappelle Bernard Comment dans sa préface. On est en pleine guerre froide. En 1969, le *Petit Livre rouge de la défense civile* appelle à la méfiance envers les étrangers et les intellectuels. En 1970, le peuple refuse une initiative visant à limiter la population étrangère. Dans ce Guillaume Tell « pour les écoles », Frisch renverse la perspective habituelle et considère l'histoire du point de vue du représentant des Habsbourg, très malheureux au milieu des montagnes oppressantes, face à des montagnards

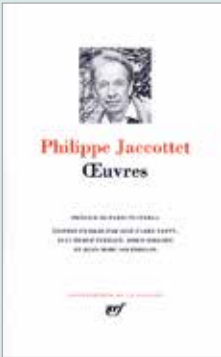
hostiles. Il court-circuite l'historicité des faits avec des notes scientifiques contradictoires, relativise la légende en la mettant en rapport avec les mythologies nordiques et compare la révolte des montagnards avec l'attentat des Palestiniens contre un avion d'EL AL à Zurich en 1970. Il ne manque pas une occasion de mettre en parallèle le conformisme et la fermeture des confédérés de 1291 avec la xénophobie qui règne dans la Suisse moderne. La nouvelle traduction de ce petit chef-d'œuvre éveille un écho particulier après le 9 février 2014, date à laquelle le peuple a accepté, à une faible majorité, une initiative visant à limiter « l'immigration de masse », en contradiction avec la libre circulation des personnes. **IR**



MONIQUE SAINT-HÉLIER
L'Arrosoir rouge
L'Aire bleue

Quatrième volume du « cycle des Alérac », *L'Arrosoir rouge* semble clore une tétralogie. Ce n'était pas le projet de Monique Saint-Hélier (1895-1955) qui mourut deux semaines après la publication du roman: ce n'était pour elle qu'un fragment détaché d'un projet littéraire sans fin, un immense tissu mémoriel qui déploie les plis du temps. Née à La Chaux-de-Fonds, elle a passé l'essentiel de sa vie à Paris, immobilisée par la maladie: toute son œuvre se nourrit de ses années d'enfance, des lumières du Jura, de l'odeur de la neige, du rythme des saisons. Dans sa postface, Claire Jaquier rappelle que cette évocation poétique est aussi un tableau social de La Chaux-de-Fonds au tournant du XX^e siècle autour de trois familles emblématiques:

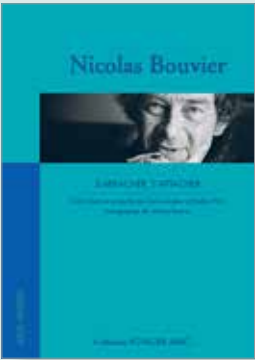
les Alérac, industriels horlogers qui n'ont pas su se moderniser; les Balagny, dynastie d'entrepreneurs juifs qui relancent l'industrie, et les Graew, les « étrangers », qui rachètent les biens des lignages en décrépitude. Après un roman, *La Cage aux rêves* (1932), le début de la tétralogie – *Bois-Mort* (1934) et *Le Cavalier de paille* (1936) – suscite un grand intérêt critique à Paris, mais la suite – *Le Martin-Pêcheur* (1953) et cet *Arrosoir rouge*, trop tard venus – sombrent dans l'indifférence. Le dernier titre se déroule pendant un soir de juin dans un climat « terrien, organique, floral » et une ambiance de conte qui évoque les romancières anglaises, chères à l'auteure. Il s'en dégage un charme et une puissance d'évocation qu'il faut redécouvrir. **IR**



PHILIPPE JACCOTTET
Œuvres
Bibliothèque de la Pléiade

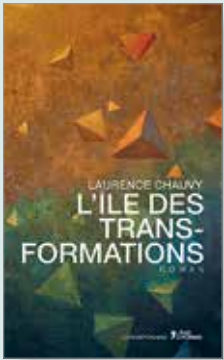
Depuis plus de soixante ans que Philippe Jaccottet vit à Grignan dans la Drôme, sait-on encore en France que le poète est suisse? Il y a pourtant dans sa réserve, son art du peu, une économie de moyens qui rappelle ses origines et son lien avec Gustave Roud ou Maurice Chappaz. Il est rare qu'un auteur entre de son vivant dans la belle collection de la Pléiade: Jaccottet a pu définir lui-même le choix des textes (il n'a exclu que des œuvres de jeunesse et des essais critiques) et suivre le travail exigeant de l'équipe dirigée par José-Flore Tappy. Sans écraser une œuvre limpide avec un appareil critique trop lourd, les notes et les variantes permettent d'en prendre la mesure: Philippe Jaccottet aime dire que sa poésie naît spontanément,

d'une disponibilité au monde. À y regarder de près, on voit ce que cette justesse, cette musicalité doivent à un effort et à une exigence sans faille, à une inquiétude toujours en alerte. La poésie de « L'habitant de Grignan » dialogue avec les œuvres du passé, et parmi elles, c'est *La Sente étroite au bout du monde*, une prose du Japonais Bashō, vieille de trois siècles, qui lui fait le mieux écho, dans sa liberté. La préface de Fabio Pusterla, son traducteur en italien, lui-même poète, souligne le « parti pris de clarté » d'une poésie « habitable, accueillante » qui met le lecteur en confiance. Ce qui ne signifie pas sérénité: « Détruire tout confort poétique », tel est le combat de Philippe Jaccottet, qui chasse la facilité avec « le fouet de la langue ». **IR**



NICOLAS BOUVIER
S'arracher, s'attacher
Louis Vuitton/Voyager avec...

Quel meilleur compagnon de voyage que Nicolas Bouvier? Maurice Nadeau a accueilli avec joie le Genevois dans la belle collection Voyager avec..., aux côtés de Cendrars, Proust, Joseph Conrad, Claudio Magris. Ce trajet à travers les textes et les photographies propose une introduction parfaite à l'œuvre de Bouvier. Pour ceux qui connaissent son œuvre, cette anthologie offre des lettres inédites et une vision d'ensemble. Pour les débutants, la belle préface de Doris Jakubec et les notes discrètes qui présentent les extraits incitent à aller voir *L'Usage du monde*, *Le Poisson-Scorpion* et tous les autres ouvrages du voyageur. Les poèmes si limpides du recueil *Le Dehors* et *le Dedans* rythment ce parcours. **IR**



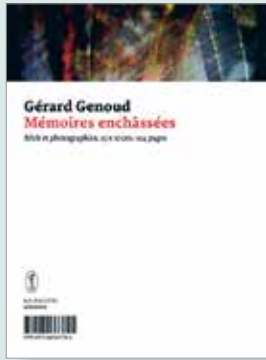
LAURENCE CHAUVY
L'Île des transformations
L'Âge d'homme

Critique d'art pour le quotidien *Le Temps*, Laurence Chauvy se risque au roman avec *L'Île des transformations*, un récit porté par un souffle épique, traversé par des courants de fantastique très toniques. Une mère et ses enfants partent vers leur nouveau logement, emportant le chien et leur piano. Mais la maison n'existe pas. Commence alors une errance, rythmée par les exigences de la vie – dormir, se nourrir, s'abriter – et par des rencontres – humains et animaux, êtres surnaturels. À la recherche d'une île, la petite troupe traverse un monde qui s'écroule, échappant à la catastrophe finale. Entre science-fiction et conte de fée, une audacieuse réussite d'une liberté réjouissante, non dépourvue d'humour. **IR**



ÉTIENNE BARILIER
Ruiz doit mourir
Buchet/Chastel

En 1917, le peintre anglais John William Godward est en séjour à Rome. Pour son malheur, cet amoureux de la beauté classique, « athénien de cœur », a pour voisin Pablo Picasso, qui travaille aux décors de *Parade* pour les Ballets russes. L'œuvre de celui qu'il appelle Ruiz lui semble la condamnation de toutes les valeurs esthétiques et morales qu'il défend. Étienne Barilier a pris la figure de cet artiste malheureux pour narrateur d'un roman érudit, une réflexion sur la révolution, la guerre et leurs rapports avec l'art, à un moment clef de l'Histoire. « Dans ce monde, il n'y a pas de place à la fois pour Picasso et pour moi », aurait dit le peintre néo-classique, avant de se suicider devant une toile blanche. **IR**



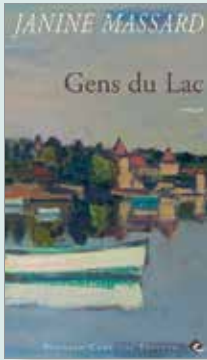
GÉRARD GENOUD
Mémoires enchâssées
art&fiction, coll. Re:Pacific

La collection Re:Pacific propose des ouvrages qui montrent « ce que l'art fait à la littérature ». Celui-ci témoigne aussi de ce que la relation thérapeutique fait au thérapeute. Le comportement incompréhensible d'un enfant de 7 ans met le psychologue devant l'impossibilité de calmer cette souffrance et d'entrer en relation avec le petit patient. Cet échec fait surgir chez le psychologue des images enfouies, dont celle, effrayante, d'une lapine dévorant ses petits. Dans un récit écrit pendant la cure, le thérapeute confronte ces « mémoires enchâssées » et les met en regard avec des photos aux couleurs violentes, saturées, peu lisibles, qui reflètent le chaos intérieur des deux acteurs de ce corps-à-corps. **IR**



ANNE-SOPHIE SUBILIA
Jours d'agrumes
L'Aire/coll. Alcantara

« Un beau soir je suis parti en quête d'un petit fruit vert et mal mûr qui était moi-même »: cette phrase du poète valaisan Maurice Chappaz, mise en exergue, exprime parfaitement le projet de ce premier roman riche de promesses. Franca, une jeune Européenne en rupture d'études de médecine et en crise existentielle, émigre au Québec. Elle y trouve l'amitié, le théâtre, l'amour. En travaillant sur un marché de Montréal, elle se frotte à la vraie vie, avec élan. Anne-Sophie Subilia croque les mots comme les fruits, avec appétit: les odeurs, les couleurs, les bruits explosent dans sa prose. Les québécoïsmes dont elle émaille son récit sans en abuser ajoutent de la couleur à sa langue sensuelle et enthousiaste. **IR**



JANINE MASSARD
Gens du lac
Bernard Campiche Éditeur

Un certificat signé par le préfet de l'Isère en 1947 attestant des services rendus à la Résistance par deux pêcheurs suisses, Ami Gay père et fils, a surgi de l'oubli un demi-siècle plus tard: ces héros discrets ne s'en sont pas vantés, leurs actes étant illégaux. Ils étaient nombreux, la nuit, sur le Léman, à prendre le risque de transporter des gens en fuite, des armes, des médicaments. Janine Massard fait revivre leur courage tranquille dans *Gens du lac*. Cette chronique, basée sur des faits réels, relate aussi le prix payé par les deux pêcheurs pour leur indépendance, et leur ascension sociale, le père et son épouse ayant commencé comme serveurs chez des industriels français, les Colgate, en Suisse. **IR**



KLAUS MEZ
L'Argentin
Éditions d'en bas

On l'appelle l'Argentin parce qu'il a cru à son destin de gauchiste, qu'il a traversé l'océan dans les deux sens et qu'il a rapporté le long couteau, attribut des vachers de la pampa. Une allergie l'a écarté de son projet, il est alors devenu danseur de tango professionnel à Buenos Aires. À l'occasion d'une rencontre d'anciens élèves, sa petite-fille raconte au narrateur la jolie histoire mélancolique du « Suisse », rentré au pays pour épouser son premier amour. Devenu instituteur, il enchaînait parfois encore les tangos sur son accordéon, cultivant son secret, laissé sur les rives de Mar del Plata, et qui ne ressurgit qu'à l'occasion de sa mort. Sa petite-fille le révèle au narrateur, au seuil d'un nouvel amour. **IR**



DOMINIQUE DE RIVAZ
Jeux
Zoé

L'imaginaire de Dominique de Rivaz est piégé, ses jeux, dangereux. Ses gamineries ressemblent au Petit Chaperon Rouge de la photographe Sarah Moon, à l'ombre d'un loup inquiétant. Cinéaste et écrivain, elle fait de *Jeux* un album d'images, dessinées en quelques mots, élégamment posées sur la page, avec un humour grinçant et un art de l'ellipse qui laisse ébahi. La fillette qui découvre l'écriture note en en-tête de sa lettre: *Cher papa, je t'embrase*. Une autre torture sa poupée Barbie comme elle a vu faire dans le livre sous le lit de maman. Le square, la cave, les escaliers sont lourds de menaces. Le monde des adultes ne sort pas grandi du regard des enfants. Mais leur vert paradis ne le cède en rien en cruauté. **IR**



AVRIL



© Sans titre, 2014. © Adrien Missika

● **EXPOSITION / 25.04 – 13.07**
Adrien Missika, *America*
p. 4



© Ehen Werk Hans Schäfer / Proletiens Zurich 2014

● **EXPOSITION / 25.04 – 13.07**
Hans Schäfer, *Aquarelles érotiques*
p. 10



© Simon Letellier

● **MUSIQUE / 28.04 / 20 H**
Carte blanche à la Montreux Jazz Artists Foundation
Plaistow / p. 12



© Yvonne Schmedemann

● **MUSIQUE / 29.04 / 20 H**
Carte blanche à la Montreux Jazz Artists Foundation
Rusconi / p. 12



© Calixte Pictures

● **MUSIQUE / 30.04 / 19 H / 20 H 30**
Carte blanche à la Montreux Jazz Artists Foundation
Nina Simone live at Montreux 1976 / Léo Tardin / p. 13

MAI



© Schietens & Allénes

● **GRAPHISME / 13.05 / 20 H**
Aude Lehmann
p. 9



© Mario Del Curto

● **MUSIQUE / 20.05 / 20 H**
Sylvie Courvoisier & Mark Feldman Duo
p. 18



© Ali Ouett Production

● **MUSIQUE / 21.05 / 20 H**
Carte blanche au label Moi J'Connais Records
Adieu Gary Cooper / p. 24



© DR

● **MUSIQUE / 21.05 / 21 H**
Carte blanche au label Moi J'Connais Records
Hell's Kitchen / p. 24



© Patrice Normand

● **LITTÉRATURE / 24.05 / DE 17 H À MINUIT**
Nuit de la littérature
Jérémie Gindre / p. 23

MAI / JUIN



© EM2N

● **ARCHITECTURE / 27.05 / 20 H**
EM2N / Mathias Müller & Daniel Niggli
p. 14



© Aurélien Gamboni, On Bois and Boaris

● **ÉVÉNEMENT / 30.05 – 01.06**
Festival de l'histoire de l'art de Fontainebleau
p. 23



© Erika Immler

● **THÉÂTRE / 10 – 13.06 / 20 H**
Antonio Buil, Delphine Lanza, Paola Pagani
et Dorian Rossel, *Staying Alive* / p. 16

Le Phare

Journal du Centre culturel suisse de Paris
Trois parutions par an

Le tirage du 17^e numéro
10 000 exemplaires

L'équipe du Phare

Codirecteurs de la publication :
Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser
Chargé de production de la publication :
Simon Letellier
Graphistes : Jocelyne Fracheboud,
assistée de Sophia Mejdoub
et Audrey Casalis
Photographeur : Printmodel, Paris
Imprimeur : Deckers&Snoeck, Anvers

Contact

32 et 38, rue des Francs-Bourgeois
F – 75003 Paris
+33 (0)1 42 71 44 50
lephare@ccs-paris.com

Ce journal est aussi disponible en pdf
sur www.ccs-paris.com/lephare

© Le Phare, avril 2014

ISSN 2101-8170

Ont collaboré à ce numéro**Rédacteurs**

Jean-Christophe Ammann, Alexandre Caldara,
Stéphane Deschamps, Mireille Descombes,
Marie-Pierre Genecand, Marc Ismail,
Stéphane Ollivier, Denis Pernet, Michel Rime,
Arnaud Robert, Isabelle Rüf, Joël Vacheron

Photographes et illustrateur

Mario Del Curto, Erika Immler, Patrick Jameson,
Simon Letellier, Patrice Normand,
Yves Noyau (illustrateur), Yvonne Schmedemann

Insert d'artiste : Nicolas Party

Né en 1980 à Lausanne, il est basé à Glasgow.
D'abord peintre, il crée des natures mortes,
des portraits et des paysages, mais compose aussi
des installations spécifiques en couvrant les murs
de motifs géométriques, en créant des meubles-
éléphants pour dîner conviviaux ou en disséminant
des pierres peintes qui représentent des fruits
ouverts. Parmi ses expositions personnelles, relevons
la Collective Gallery à Edinbourg en 2010, Remap 3
à Athènes et The Woodmill à Londres en 2011,
ainsi que le Swiss Institute à New York en 2012.
Une publication a été éditée par The Modern
Institute/Toby Webster Ltd en 2011.

Centre culturel suisse de Paris

Expositions / salle de spectacles

38, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris
du mardi au dimanche : 13h – 19h

Librairie

32, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris
du mardi au vendredi : 10h – 18h
samedi et dimanche : 13h – 19h

La librairie du CCS propose une sélection
d'ouvrages d'artistes et d'éditeurs suisses,
art contemporain, photographie, graphisme,
architecture, littérature et jeunesse.

Informations

T +33 (0)1 42 71 44 50
ccs@ccs-paris.com

Réservations

T +33 (0)1 42 71 44 50
reservation@ccs-paris.com
du mardi au dimanche : 13h – 19h
Tarifs soirées : entre 7 et 12 €
Expositions, conférences : entrée libre

Restez informés

Programme : le programme détaillé du CCS
de même que de nombreux podcasts
(interviews et enregistrements de soirées)
sont disponibles sur www.ccs-paris.com
Newsletter : inscription sur www.ccs-paris.com
ou newsletter@ccs-paris.com
Le CCS est sur Facebook.

L'équipe du CCS

Codirection : Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser
Administration : Dominique Martin
Communication : Aurélie Garzuel
Production : Celya Larré
Production Le Phare : Simon Letellier
Technique : Kevin Desert et Antoine Camuzet
Librairie : Emmanuelle Brom,
Dominique Koch, Constance Dartencet
et Dominique Blanchon
Accueil : Amélie Gaulier, Sophie Duc
et Lia Rochas-Paris

**Association des amis
du Centre culturel suisse de Paris**

Cette association contribue au développement
et au rayonnement du Centre culturel suisse de Paris,
tant en France qu'à l'étranger. Elle vise aussi
à entretenir des liens vivants et durables avec tous
ceux qui font et aiment la vie culturelle suisse.

Les avantages

Entrée gratuite aux activités organisées par le CCS.
Tarifs préférentiels sur les publications.
Envoi postal du Phare, journal du CCS.
Participation aux voyages des amis du CCS.

Catégories d'adhésion

Cercle de soutien : 50 €
Cercle des bienfaiteurs : 150 €
Cercle des donateurs : 500 €

Association des amis du Centre culturel suisse

c/o Centre culturel suisse
32, rue des Francs-Bourgeois F – 75003 Paris
lesamisduccsp@bluewin.ch
www.ccs-paris.com

Adhérez !

Avant-goût de la prochaine programmation



Miriam Cahn, sans titre, 2012, 165 x 195 cm, huile sur toile. © Stephan Baumann

— Du 12 septembre au 14 décembre 2014**— Expositions**

Miriam Cahn, exposition personnelle
et édition d'un livre d'artiste

Dans la Pièce sur cour :

Alexandra Navratil, exposition personnelle

— Danse

Nicole Seiler, *Small Explosion*

— Théâtre

Michel Voïta, *Dire Combray*

Laetitia Dosch et **Patrick Laffont**

— Musique / arts visuels

Julian Sartorius avec **Eric Hattan**

Philippe Decrauzat avec **Alan Licht**

fondation suisse pour la culture

prchelvetic

La Fondation Pro Helvetia soutient la culture suisse et favorise sa diffusion en Suisse et dans le monde.

Partenaires média

LE TEMPS

laRockupables

'A'

étapes :

Partenaires institutionnels

MONTREUX JAZZ
ARTISTS FOUNDATION

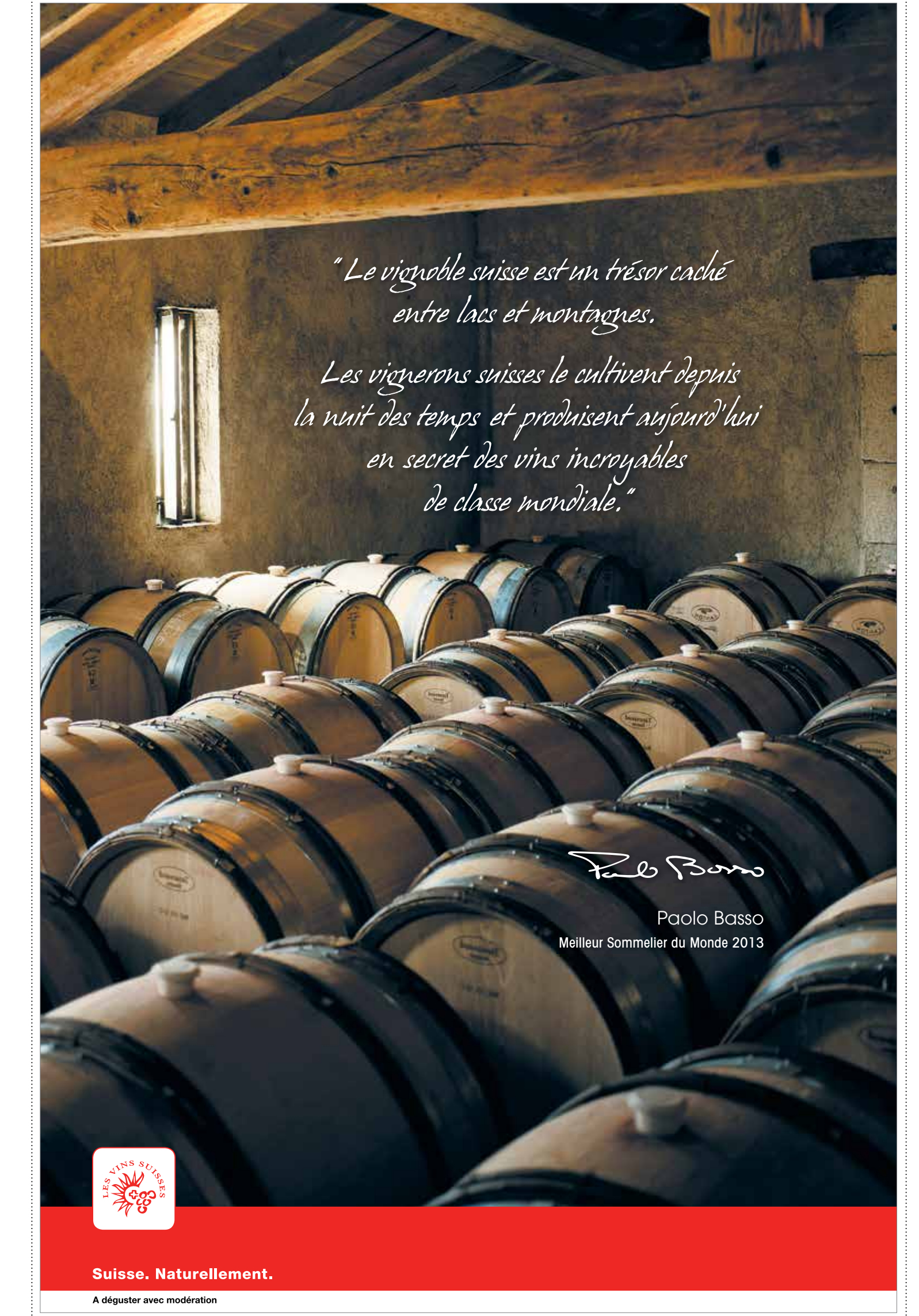
International Jazz Day

Festival
de l'histoire
de la musique

fica

Partenaire des vernissages et des soirées

LES VIVRES SUISSES



*"Le vignoble suisse est un trésor caché
entre lacs et montagnes.*

*Les vignerons suisses le cultivent depuis
la nuit des temps et produisent aujourd'hui
en secret des vins incroyables
de classe mondiale."*

Paolo Basso

Paolo Basso
Meilleur Sommelier du Monde 2013



Suisse. Naturellement.

A déguster avec modération